

**IL EST POSSIBLE D'ENTENDRE BEAUCOUP DE CHOSES DANS CE QUE VOUS DITES**

**« Il est possible d'entendre beaucoup  
de choses dans ce que vous dites »**

Paroles de Michel Balat, merci l'ami !

Édité par l'association Ansedonia  
en accès libre (pdf)  
[www.ouvrirlecinema.org](http://www.ouvrirlecinema.org)

Mis en page avec le logiciel libre Scribus  
[www.scribus.fr](http://www.scribus.fr)

Caractère  
Tiina Pro (Valentin Brustaux/Ourtype)  
[www.ourtype.be](http://www.ourtype.be)

Copyright© 2021 Annick Bouleau  
pour le choix et le montage des textes

Juillet 2021  
Mise à jour : 14 juillet 2021





## IL EST POSSIBLE D'ENTENDRE BEAUCOUP DE CHOSES DANS CE QUE VOUS DITES

### **y a trop de lettres**

composé de propos de Jean-Luc Godard concernant la question du *langage*, de la *langue* et de la *parole*, extraits de sa conversation filmée, diffusée en direct depuis la plate-forme Instagram, le 3 mai 2020, avec Lionel Baier, responsable du département cinéma à l'Ecole Cantonale des arts de Lausanne (ECAL).  
La conversation est en libre accès  
[www.ecal.org](http://www.ecal.org)

### **entre les lignes entre les mots**

composé à partir de nos prises de notes du séminaire de Jean Oury à Sainte-Anne, précisément sur la période 2005-2010.  
Avec le procédé du copier|coller on a sélectionné tous les passages où il était question de la triade *langage langue parole*. Puis, un certain travail de mise en forme a été opéré sur ces fragments hétérogènes, sans modifier l'ordre chronologique selon lequel ils avaient été repérés et isolés.  
Il nous a semblé pouvoir distinguer trois articulations en forme de spirale.  
On a risqué quelques ajouts.  
L'ensemble des prises de notes du séminaire de Jean Oury (période 2000-2014) est en libre accès  
[www.ouvrirlecinema.org](http://www.ouvrirlecinema.org)

### **la disposition**

### **y a trop de lettres 7**

#### **entre les lignes entre les mots 21**

- 1 parler ça n'est pas utiliser des mots 21
- 2 il y a quelque chose de l'ordre du langage même si on ne parle pas 37
- 3 le langage ça ne s'entend pas 83

#### **la disposition 127**



**y a trop de lettres**

c'est  
enfin je crois du reste que  
le virus sur lequel on donne pas beaucoup d'informations  
justement ça vient de la théorie de l'information de shannon  
et ensuite  
le  
d'autres  
le virus d'une communication  
il a besoin d'un autre  
d'aller chez le voisin comme certains oiseaux  
pour y entrer  
et donc quand on envoie un message même sur un réseau on  
a besoin de l'autre  
pour entrer chez lui  
donc  
ça m'étonne un peu qu'ils ne parlent pas de l'information  
je m'y suis intéressé très tôt

comme je racontais à fabrice j'ai trouvé même une fois par la  
théorie de  
quand l'arn a été  
n'avait pas été trouvé encore  
une discussion avec l'un de mes oncles jacques monod  
qui a eu  
qui avait  
j'ai oublié  
mais il disait  
ça va toujours tout droit l'adn  
comme ça  
je lui dis  
et l'arn qui communique l'adn  
je lui dis  
mais  
et si l'arn va en arrière  
deux trois mois après ils ont trouvé la transcript  
inverse  
donc  
ça m'a toujours intéressé

non  
pas du tout

trop peu  
non  
parce que  
ils font pas attention  
ils voient que le virus va en avant  
ils pensent pas qu'il va en arrière

vous demandez à un médecin  
il pense pas  
que la maladie qu'on a ça peut aller en arrière

oui  
mais ça  
c'est la  
c'est le capitalisme  
c'est la  
c'est la croissance

pour moi la courbe  
c'est ça  
pour eux  
la courbe  
c'est ça  
c'est pas la même chose

l'important  
c'est ça  
pour pouvoir faire un graphique  
qu'ils appellent courbe  
ils oublient chaque fois que ça fait ça  
ils ne pensent que ça  
bah  
voilà  
c'est tout  
moi je ne dis rien d'autre  
je remarque ça  
c'est tout

ils font aussi des vraies courbes  
mais en fait  
ils montrent un diagramme  
un diagramme n'est pas une courbe



donc  
tout ça la langue fausse tout  
je crois plus tellement à la langue  
je pense que  
le grand dan  
ce qui va pas  
mais comment changer  
c'est l'alphabet  
y a trop de lettres  
il faudrait en supprimer beaucoup  
et puis après passer à  
autre chose qu'ont toujours fait les peintres

oui  
ce que n'a pas fait la photographie quand niepce  
puis daguerre l'a  
l'a un peu inventé

ils ne pensent pas qu'ils faisaient qu'une copie  
dans quel sens allait cette copie  
je ne sais pas  
les peintres n'ont jamais fait de copie  
enfin  
y a des copieurs qui vont copier au louvre  
qui sont le  
pour ça  
mais le peintre lui-même  
cézanne  
ou d'autres  
ça a été porté  
c'est drôle parce que la photographie a été inventée quand  
même avant les impressionnistes  
et les impressionnistes  
ça a été  
une réaction  
je pense  
contre  
contre ça  
et puis ensuite  
c'était à peu près fini  
c'était devenu tout autre chose

oui  
il faisait des photos comme ça  
il y a de très belles photos

un peu floues quand il peint sa femme dans un *tub*  
ou des choses comme ça  
zola faisait beaucoup de photos  
il s'est beaucoup disputé avec cézanne aussi

oui  
la  
velasquez déjà  
simplement  
quand ils peignent la famille royale  
c'est pas un cadeau pour la famille royale  
et

non  
mais tout ça  
c'est autre chose  
la peinture est ou  
ce qu'était la peinture pour moi  
est resté  
je gribouille quand je fais de la peinture  
mais  
de faire ça avec son pinceau  
et pas la même chose que  
que faire ça  
j'ai fait un film autrefois qui s'appelait *comment ça va ?* et où  
anne-marie jouait une secrétaire de la cgt qui analysait  
en fait ce qu'on faisait quand on faisait ça

bah  
à la ligne et comme ça  
et qu'on ne disait plus rien  
c'était  
c'était contre libération  
à l'époque

euh  
parce que je trouvais  
ils faisaient pas assez de photos  
ou  
ils étaient pas assez en prise sur  
comme c'est venu un peu après  
en prise sur  
je les avais même traités un moment

je leur avait dit ordure de journalistes

qui est quelque chose qui est resté quand même

parce que  
c'est comme ça  
qu'on soit sur une imprimante ou sur une ancienne ibm  
c'est ça  
ça ne corresp  
et elle analyse bien à partir de deux photos  
combien ça  
ne rend pas compte de  
de ça  
et je m'interroge un peu dans le film que je vais faire sur  
ce qu'a cru ou ce que voulait niepce  
quand il voulait juste  
copier la réalité et puis après  
la fixer en plus  
fixe  
l'idée fixe  
de fixer sur  
oui  
de fixer sur papier  
et c'est du reste  
à ce moment-là  
au moment de fixer sur le papier  
que daguerre l'a escroqué  
et

oui

oui mais déjà sur plaque de verre avant  
il fallait le fixer sur plaque de verre

donc  
c'était  
il fallait à la fois prendre la photo dans la chambre noire  
mais ensuite que  
ce qu'on avait dans la caverne de platon  
on la fixe sur papier

je sais pas  
là

je crois plus  
je crois plus à l'alphabet  
il y a tellement de possibilités dans l'alphabet  
on le sait bien aujourd'hui  
puisque même google la maison-mère s'est appelée *alphabet*

alphabet  
donc  
voilà  
moi  
je pense  
la guerre en irak  
ça a été que les américains  
inconsciemment  
dans leur  
for intérieur  
chateaufort intérieur  
voulaient prendre la main sur l'écriture  
chaldéenne  
ou je sais pas quoi  
c'est-à-dire la naissance de l'écriture  
c'est ça qu'ils voulaient  
l'amérique  
inconsciemment  
ils savaient pas  
si on dit ça à george bush

il niera même pas  
il comprendra pas de quoi on parle

aussi  
je connais pas assez le japonais ou le chinois  
comme ça  
mais je conçois  
je conçois qu'il y a les deux pendant longtemps  
et puis ils en sont venus à ibm  
à la machine à écrire  
à ça  
ils sont venus aussi mais ils ont gardé quelque chose comme  
dans le théâtre *no* japonais ou d'autres choses comme ça  
bien sûr  
mais très tôt  
mais ça a pris beaucoup de temps

le premier bouquin de philosophie et qui m'ait vraiment  
marqué  
c'était un bouquin de brice parain  
un philosophe écrivain français  
qui a été à un moment à la nouvelle revue française et qui  
avait écrit un bouquin qui s'appelle *recherches sur la nature et  
les fonctions du langage*  
et j'avais quinze-seize ans

et  
et j'ai cessé de parler pendant un an ou deux ans  
ma famille s'est inquiétée comme ça  
et c'est resté petit à petit  
et j'ai lu un peu d'autres choses comme ça  
et du reste  
brice parain  
je l'ai fait jouer dans *vivre sa vie* où il fait à un moment le  
philosophe avec  
il raconte l'histoire de la mort de portos d'alexandre dumas  
avec anna karina  
et aujourd'hui  
ça reste  
et la peinture est  
pour moi  
le langage n'est pas du tout la langue  
la langue  
c'est toutes les langues  
quelle est leur origine unique ou pas  
je sais pas  
peut-être qu  
on se dispute pour ça  
c'est la langue  
javanais  
japonais  
sauf peut-être une ou deux un peu différentes comme le  
basque  
le hongrois et le finlandais

et le finlandais  
mais  
c'est tout  
le langage  
c'est un peu autre chose que la peinture a cherché  
je crois que tous les grands écrivains  
si on  
que ça soit beckett

james joyce ou d'autres avant ou les grands poètes d'autrefois  
comme dante ou  
j'ai oublié  
des tas de noms  
mais ils cherchaient à aller  
c'est très net chez joyce  
ils cherchaient à aller au-delà de la langue  
pas une hist  
ou en-deçà de la langue  
même les lettristes  
isidore isou  
que j'ai connu  
cherchaient aussi à aller en-deçà ou à côté ou au-delà de la  
langue  
et ça  
c'est le langage  
qui est un mélange de parole(s?) et d'image(s?)  
comme j'ai dit dans mon dernier film  
c'est un peu  
c'est un peu primitif  
mais ça y vient  
parce que la parole  
là  
c'est pas la parole  
c'est ma voix  
si je veux entendre un peu ma parole  
comme disait malraux  
je crois  
il faut l'entendre avec la gorge  
on s'entend soi-même avec la gorge  
mais pas avec la langue ou les oreilles

et donc  
il y a autre chose  
c'est  
je sais pas  
c'est  
bernanos a ce côté-là aussi  
et là donc  
je dis  
le langage  
sans trop savoir  
un mélange de cinéma  
avoir les  
peut peut-être lui à cause de sa technique d'avoir les deux  
c'est pas du son au sens

pas au sens  
premier  
bien que ça puisse être les sons de la rue ou comme ça  
suivant le cas  
mais  
et qui devrait être véhiculé par le théâtre  
qui a pris  
u  
qui a pris une mauvaise place parce qu'ils font plus de  
rhétorique que de  
que de parole

mais  
on peut  
les sons  
c'est le bruit de la rue  
que ça soit les mots  
comme ça  
même des mots qui ont du sens  
mais il n'y a pas il n'y a pas que ça  
ou y a trop peu  
ou y a trop  
les politiques sont noyés là-dedans  
comment voulez-vous qu'si  
essayez de vous penser en chef d'état deux minutes  
on  
on abandonne  
tout le monde est comme ça  
donc on laisse faire l'état  
c'est autre chose qui est lié  
je sais pas  
à la chimie  
à l'amour  
à trente-six  
moi aussi  
je m'y perds un peu sauf quand j'ai un projet  
j'essaye de préciser peu à peu  
il peut y avoir ça  
je peux y mettre un peu  
d'où de changer un petit peu  
plutôt que de diffuser un film dans une salle  
le diffuser dans un théâtre  
rien que ça  
ça fera  
c'est un peu autre chose

pour les gens qui *inaudible*  
c'est tout

oui  
mais sans se le dire  
sans se le dire  
en le faisant  
oui  
en le faisant  
la peinture est action avec les mains  
les mains sur l'ordinateur ne sont pas vraiment action  
l'action  
elle est ailleurs

si possible à la main  
avant  
je tapais à la machine et puis  
depuis longtemps  
je  
j'aime mieux écrire à la main  
très souvent  
j'écris tout petit à la main  
et  
et je ne peux pas me relire  
donc  
je dois le ré-écrire  
déjà  
c'est déjà quelque chose  
ça  
boileau avait raison  
vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage et le polissez  
et le repolissez sans cesse

bien sûr  
on sait pas  
pas exactement  
ça varie  
ou on change

et puis  
j'efface beaucoup  
je me souviens dans l'histoire du cinéma  
y avait une phrase de maître eckart qui disait  
seul celui qui efface peut écrire  
oh tout ça c'est



ils lisent et ensuite c'est pas de la parole  
donc elle une  
deux trois  
quatre fois faussée  
et si elle dit quelque chose de vrai  
c'est  
peut-être à nous de le découvrir et d'en faire quelque chose

ce qu'on ne fait pas on dit  
oh  
il déconne  
et puis  
on se croît libre de tout péché

y en a de temps en temps qui ont une parole  
je me souviens d'un pamphlétaire  
et qui a eu du succès à un moment  
qui s'appelle henri guillemin lui  
avait une certaine parole  
et on pouvait l'écouter raconter tel épisode de l'histoire de  
france ou comme ça  
mais il y avait quelque chose  
tchernia à côté c'était  
non  
c'était moins bien

ouais et puis  
c'était un bon théâtre  
un bon théâtre historique

ça valait mille séries sur la révolution française ou  
je sais pas

la langue  
c'est ce qu'on parle tous  
on est comme ça  
je suis pas contre  
mais les trois quart des bons écrivains ou des  
ils font autre chose que le commun des mortels  
avec la langue  
c'est pour ça qu'ils deviennent connus

célèbres ou  
pas célèbres  
du tout  
mais y a autre chose  
et aller plus loin  
ce qu'avait déjà un peu  
en partie  
parce que la peinture n'avait pas tout  
mais qu'elle avait ça d'aller  
ce qu'il faut bien appeler  
le langage  
la science  
aussi ils sont empêtrés dans les mots et dans les chiffres  
sinon il y aurait pas de  
il y aurait pas de catastrophes comme ça et comme ça  
non  
c'est je sais pas  
dans les chiffres y a beaucoup  
y a beaucoup de lettres

oui  
parce que  
y cherchent  
y cherchent et y font pareil  
ils ont un œil sur un télescope ou sur un microscope ou sur  
des dessins et y cherchent

après  
c'est quand ils trouvent  
ils retombent dans la langue  
y en a beaucoup moins  
y en a moins qui retombent pas dans la langue et qui sont pas  
connus tout de suite ou qui ont des problèmes  
mais comme ça  
ou qui deviennent fous

*Transcription, mise en forme  
d'une partie des propos de  
Jean-Luc Godard  
en conversation sur Instagram  
le 7 avril 2020 avec Lionel Baier,  
responsable du département cinéma de  
l'ÉCAL.*  
<https://www.ecal.ch/fr/4402/evenements/conferences/ecal-instagram-live-jean-luc-godard>





**entre les lignes entre les mots**

1 parler  
 ça n'est pas utiliser des mots  
 ce qui se passe entre les mots entre les lignes  
 le sens *Sinn*  
 l'inconscient est structuré comme un langage  
 quand le *parlêtre* n'a même plus l'exercice de la parole  
 ordinaire  
 il y a du désir  
 c'est peut-être une dimension éthique de dire ça  
 et si on ne dit pas ça

COMME un langage  
 quand lacan dans son séminaire hurlait  
 COMME un langage  
 le langage c'est une structure  
 c'est en lisant tout autre chose que jean oury  
 un jour a pigé

entre le langage et la langue  
 il y a un abîme  
 qui ne se franchit pas comme ça  
 (ça c'est chez marc richir)  
 la langue  
 soumise à la dictature de l'institution symbolique  
 (marc richir)  
 la parole c'est pas la langue  
 la langue  
 c'est la communauté linguistique le code qui permet qu'on  
 parle mais quand on parle c'est infiniment plus riche

la parole  
 même avec la variété des mots  
 un tissu sur lequel on peut travailler

mais pour entrer dans le travail même de l'inconscient  
 ça n'est pas au niveau de la langue  
 ça n'est pas au niveau de la parole  
 le langage une structure  
 qui soutient toute la construction

les *Vorstellungsrepräsentanz* ???

ne pas fétichiser  
ni la parole  
ni la langue  
ni le langage  
le travail même de l'inconscient  
met  
cette dimension structurale  
en question

gisela pankow

*qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend*  
(ça c'est chez lacan)  
on a affaire à quelque chose de l'ordre du dire et le dire on l'a  
pas comme ça directement c'est ce que j'appelle  
*la fabrique du dire*  
(ça c'est chez oury)  
le *dire* ça se rapproche de la structure du langage  
à condition de ne pas confondre langage et langue  
dans ce qui se *dit*  
c'est la parole  
qui ne peut se faire que s'il y a un code plus ou moins bien  
foutu dans une communauté linguistique un code dans la  
langue  
mais le *dire*  
c'est plus proche de ce qu'il en est du désir  
(oury)  
il n'y a pas d'expérience qui ne soit prise dans le langage  
la relation absolue entre la parole et l'expérience  
bien perçue par benjamin  
ajoute oury

et cela tient à distance les faux problèmes au sujet de l'origine  
et de la cause  
*le marx de 1844* tout ça y était déjà

jean oury nous relict ce passage de gadamer  
commentaire sur hegel

« En examinant le début de la *Logique* nous avons compris que  
la nécessité immanente du développement dialectique de la  
pensée n'est vraiment pas atteinte par les objections  
soulevées habituellement parce qu'il commence avec l'être et  
le néant. Si on n'oublie pas la tâche que Hegel a proposé à la

Logique on voit que la prétention scientifique de la Logique hégélienne est totalement cohérente. C'est une autre question de savoir si Hegel fonde d'une manière convaincante son idée de la Logique quand il se réfère à ce qu'on appelle la logique naturelle qu'il trouve dans l'instinct logique du langage. Le terme d' "instinct" qu'emploie ici Hegel signifie manifestement la tendance inconsciente mais infaillible vers un but telle qu'elle apparaît souvent dans le comportement animal, précisément comme une contrainte. L'instinct crée justement d'une manière inconsciente et à cause de cela infaillible ce que l'homme aurait pu faire avec conscience pour atteindre un but. En parlant de l'instinct logique du langage on veut donc dire la direction et l'objet de la tendance de la pensée vers le "logique". Au vrai, dans le langage se dépose la tendance objectivante de la raison telle qu'elle constitue l'essence du *logos* grec. »

même  
 dans la pure logique gadamer  
 en arrive au langage  
 obligation d'en passer par la parole  
 le dire du côté du langage le dit du côté de la parole  
 le pont entre le dire et le dit  
 c'est la logique poétique qui échappe à la dictature de  
 l'institution symbolique  
 (marc richir)  
 habituellement ça n'est pas possible on se contente de la  
 parole vide  
 plus complexe que la logique mathématique  
 la logique poétique est une logique pragmatique

l'inconscient est structuré comme un langage  
 on ne peut pas y échapper  
 on est condamné au langage  
 c'est la structure qui est en question

obligation d'en passer par la parole  
 pour lutter contre le biopolitique  
 l'homme est un parlêtre pas seulement un vivant mais un  
 existant  
 si on ne parlait pas il n'y aurait pas de lune  
 pas de soleil  
 non  
 les interprétations matérialistes sordides qui aboutissent à  
 beaucoup de choses ça aboutit à ne pas avoir résolu la  
 question que posait marx vis à vis de feuerbach

la question *onto-théologique*  
s'il n'y a pas de résolution logique à ce niveau-là on s'éloigne  
à nouveau on sombre dans  
on laisse la question de l'origine de la cause

la première aliénation la plus visible  
l'aliénation religieuse  
si on n'a pas surmonté cette dialectique ça va se représenter  
la religion s'infiltrait  
une nouvelle religion  
la bureaucratie  
la *haute-autorité*  
servants d'une religion avec des rites plus subtils que  
ceux du vatican  
les servants de la religion

*constellation*  
ne pas agir directement mais avec d'autres

une constellation  
quand on est embarrassé vis-à-vis d'un malade sur tous les  
plans  
réunir autour du patient  
une constellation

une constellation  
pour que ça marche il faut pouvoir parler  
par exemple une réunion d'infirmiers devant le directeur de  
l'établissement ça ne va pas marcher jamais un infirmier ne  
parlera

pour que la constellation soit efficace il faut modifier la  
structure de l'hôpital sinon ça ne marche pas du tout  
s'il y a des clivages du cloisonnement ça ne marche pas  
il faut une liberté de conversation en plus de circulation et ce  
niveau nécessite un travail d'analyse institutionnelle c'est-à-  
dire analyse du rapport entre les différents acteurs mais c'est  
la même chose pour l'école

qu'en est-il d'une *constellation*  
mode de traitement mais de quel ordre

peut-être qu'on a remué la façon de parler  
les gens de la constellation sans le savoir ne seront pas tout à  
fait pareils  
mais ils ne sauront pas tellement pourquoi



comme si on avait changé  
les *prosdiorsimes*  
la scansion la ponctuation de la parole même

c'est ça qui donne du sens  
entre les mots entre les lignes  
la formule de l'énigme du sens chez lacan

un effet sur le lieu

le pouvoir  
l'analyse du pouvoir  
où en est-on dans l'analyse institutionnelle

le triangle  
*parole pouvoir mort*  
au milieu la juridiction la mort

c'est toujours en question  
même quand on rencontre quelqu'un en consultation ça met  
en question la place qu'on a en tant que statut c'est les autres  
qui vous le donne mais si on s'en contente on est complice  
ça peut être corrigé par la parole

et parfois il est peut-être important de garder le pouvoir

ernst kantorowicz mourir pour la patrie et autres textes

la musique de paroles

ramasser la poussière et les paroles  
(paroles d'un ash)

ash agent de service hospitalier

la dimension de la parole

jean oury est absent  
michel balat vient à sa place  
l'expérience de la clinique de château-rauzé avec les blessés  
en phase d'éveil de coma après un accident

il faut qu'il y ait quelque chose qui relève de la dimension de  
la parole dans ce qui est fait avec les blessés  
quand

les réunions avec le blessé

« L'équipe comprend aussi les blessés. Tout se passe uniquement avec la parole, on cause de façon très particulière : comme en psychanalyse : dire tout et n'importe quoi. On a plein d'idées, on "associe". Des fois, ça marche : par ex, au cours de la séance, ou le lendemain ou le surlendemain, la personne se met à produire des signes (bouger les doigts, les paupières). Complexité inouïe : sans doute, on a dit quelque chose, mais on ne sait pas quoi. »

la mèche de cheveux      récit

« d... est depuis plusieurs mois dans la phase végétative de l'éveil de coma. Difficile pour l'équipe de s'occuper de ce qui ne paraît être qu'un corps. Nous regardons en sa présence une vidéo réalisée pour dérouler une journée ordinaire. Le lever. Le bain. La sortie du bain... Tout s'accomplit sans sa participation. Les yeux ouverts, le regard vide, d... absorbe passivement les gestes qu'on exécute pour lui. La caméra est maintenant dans la chambre. Son corps, lavé, essuyé, allongé sur son lit, lentement habillé par mme h. ; les traits de d..., ceux d'un adolescent plutôt agréable à regarder ; ses cheveux, coiffés... Mais une mèche est encore rebelle. mme h., d'un geste délicat, d'une caresse, redonne pureté à son front. Une ombre passe sur le visage du jeune homme. Saisie, mme h. tente, en répétant son mouvement, de renouer ce contact furtif... Inutile, d... est à nouveau retourné dans son monde. Durant plus d'une heure de temps, ce moment lumineux fut porté à l'incandescence dans notre groupe. mme h.. sut évoquer avec nous cette ombre portée du désir, cette invite quasi maternelle à l'abandon. Depuis, d... a repris la parole »

dits  
devant lui dans la séance  
ce sont les mots  
qui ont frappé  
pas l'ombre sur le visage  
c'est la dimension du langage qui  
fait que quelque chose peut se passer

ce qui s'est passé est beaucoup plus que de l'ordre de la sensation    même s'il y a de ça  
(suite à une question dans l'amphi)

peirce la *fonction scribe*

il s'agit de donner une consistance langagière  
introduire des mots qui permettent au jeune homme d'être  
autour d'un *point de vérité* même si c'est exagéré  
c'est dans ce registre-là que le travail autour du blessé se situe  
on rencontre plus que  
des sensations

mais un sens  
dont on peut témoigner par le langage  
quand le blessé est concerné touché par une parole si idiote  
apparaît-elle  
la question du sens ne peut advenir que dans le langage  
ressentir des affects ça n'est pas au niveau du sens

la fonction scribe  
on inscrit quoi  
on a inscrit quelque chose  
mais sur quoi

les choses qui se passent au cours de la réunion autour du  
blessé auraient pu passer inaperçues

la *fonction scribe* est totalement solidaire d'un autre concept  
qui est la *feuille d'assertion*  
quand on parle de feuille d'assertion on n'est pas dans le  
registre de la feuille de papier mais dans

quelque chose qui tient  
quelque chose qui tient suffisamment pour pouvoir  
rassembler des choses éparses  
michel balat rappelle ce que raconte francesc tosquelles  
comment envisager que des paroles prononcées dans un  
groupe aient un effet immédiat sur un autre groupe si on  
n'envisage pas quelque chose qui permette de tenir ensemble  
tout ça

la feuille d'assertion

quelque chose  
qui ne fait pas tenir comme un creuset  
mais comme une feuille sur laquelle ce qu'on écrit vient se  
rajouter à tout ce qui a déjà été écrit

quand on écrit une phrase  
il y a une solidarité entre les mots grâce à la feuille  
quelque chose qui fait tenir  
où qu'on soit

la feuille d'assertion peut être très vaste

par exemple  
suite à une séance d'analyse on peut se mettre à comprendre  
quelque chose suite à des paroles échangées avec un ami qui  
ne sait pas qu'il fait partie de la feuille d'assertion  
c'est une feuille portable comme l'ordinateur ce qui permet  
que ce qui est inscrit puisse être considéré sur le même  
niveau  
et il peut y avoir plusieurs niveaux  
cf. le *millefeuilles* de jean oury  
cf. le texte déjà cité *le corps et ses entours : la fonction scribe*

michel balat donne l'exemple d'une jeune fille de 14 ans en  
phase végétative de l'éveil avec laquelle  
si j'ai bien compris  
une réunion n'a pu se faire mais l'équipe de château-rauzé a  
pu parler d'elle pendant deux heures autour d'une vidéo et a  
eu l'impression d'avoir dit quelque chose  
le lendemain alors qu'aucune des personnes présentes à la  
réunion n'était à la clinique cette jeune fille sort de la phase  
végétative  
la feuille d'assertion  
va au-delà de la simple présence du contour corporel des  
personnes  
toute une partie du travail en psychothérapie institutionnelle  
est de fabriquer des feuilles d'assertion  
faire en sorte que  
ce qui est écrit dans un coin  
ça passe dans un autre  
ce n'est pas une question de communication

michel balat donne en exemple les nombreux mails que l'on  
reçoit que l'on ne lit pas parce qu'il n'y a pas d'investissement  
rien ne passe  
pour conclure ce point il précise que feuille d'assertion et  
fonction scribe sont à ce point solidaires que l'on pourrait  
peut-être faire l'économie de l'un des deux termes

la feuille d'assertion  
inscription sur un terrain préparé

on pourrait dire qu'il y a certains établissements qui sont  
durs de la feuille  
alors pourquoi assertion  
terme qui ne plaît pas à jean oury

l'assertion

version simplifiée

« C'est peut-être pas la peine de définir assertion,  
simplement de remarquer qu'on peut inscrire certaines  
choses et pas d'autres. Et ce n'est pas du fait de la feuille !  
sinon, ce ne serait pas des *assertions*. Comment est-ce  
possible ? Ah, bien voilà ! Si on le savait ! Si on le savait on  
n'aurait pas besoin de tous ces concepts. Il y a quelque chose  
de très étroitement lié au hasard. C'est par hasard que l'on  
inscrit. Si cela ne l'était pas, cela voudrait dire qu'on pourrait  
définir les causes claires de cette inscription, ce qui  
reviendrait... sans doute... pour faire gros... à nier  
l'inconscient. »

« On sait pas ! »

l'inscription

on inscrit toujours par hasard

la phrase favorite de torrubia *je vais peut-être dire une connerie*  
cette dimension de pouvoir dire une connerie  
c'est d'une certaine façon pouvoir faire sa place au hasard  
*je ne suis pas prêt à suivre les chemins qui me sont suggérés*  
*déjà parcourus*

la règle

se mettre dans un certain état où l'on ne soit pas tout à fait  
dans les chemins creux tracés depuis longtemps

les pataugas du savoir

michel balat se souvient d'une visite de médecins canadiens  
à château-rauzé très compétents très au fait de tout  
à un certain moment l'un d'entre eux demande s'il peut  
intervenir  
à partir de l'histoire de la personne ce médecin avance une  
hypothèse psychanalytique  
*de la plus belle eau*  
mais ça a tout foutu en l'air  
il a fallu une demi-heure ou trois quart d'heure pour  
reprendre retisser quelque chose dans la discussion

même si les pataugas se transforment en escarpins

*peirce le tonal*

une certaine manière de parler  
la fonction scribe c'est pas tout  
pour permettre à ce hasard de surgir  
et que quelque chose s'inscrive

un concept indispensable pour faire la différence entre ce  
discours que tout le monde peut tenir  
pour le dire vite  
le discours du savoir

Les mots sont trop durs  
ils manquent de souplesse  
on ne voit pas l'invention

Il faut pouvoir sentir une certaine légèreté dans les mots  
que ça puisse surgir  
ça se rapproche de la question de la poésie

*quand deux mots se rencontrent pour la première fois (un poète  
canadien)*

pour pouvoir donner  
sa chance  
au hasard  
on ne peut pas parler n'importe comment  
ce n'est pas le choix du vocabulaire

le tonal  
la tonalité  
le sens des mots  
le registre de l'énigmatique

le mot le mot *ton* peut prêter à confusion

rien à voir avec le ton de la voix  
avec le ton musical  
oui  
un peu

il ne suffit pas d'avoir toutes les notes de musique pour faire  
un accord

ce qu'on pourrait appeler la *tonalité*  
le sens des mots un mot un ton de signification

jacques lacan a souvent fait l'éloge de l'ambiguïté dans les  
propos de l'analyste toujours laisser quelque chose  
d'énigmatique ouvert à une multiplicité de sens ce qui ne  
veut pas dire n'importe comment  
quelque chose qui vient spontanément  
le signe  
qui prouve que l'on est bien dans un champ de possible  
le possible présenté à l'autre  
*il est possible d'entendre beaucoup de choses dans ce que vous dites*

la fonction scribe  
pas tout  
disposer d'une certaine façon de parler pour  
*on l'a à l'œil il bouge*

en partant de la priméité cf peirce et en abordant la  
fonction scribe la feuille d'assertion et l'espace tonal  
michel balat nous a décrit un premier aspect des réunions de  
château-rauzé

*le dit et le dire*

la distinction  
à maintenir entre le dit et le dire  
jean oury la rapproche de celle entre la langue et le langage  
la *langue*  
table d'usage de la parole (pour se comprendre le code)  
le *langage*  
c'est une structure

l'inconscient est structuré comme un langage (lacan)

le *langage* le *dire*  
la *langue* la *parole* le *dit*  
le *discours* c'est encore autre chose

*la fabrique du dire*

a priori  
quand on parle à un schizophrène  
apparemment  
on parle au niveau de la parole on parle dans la même langue  
mais on s'aperçoit que quelque chose ne fonctionne pas

jean oury a parlé de la fabrique du dire  
il y a de la répétition de la stéréotypie

on reste au niveau du dit  
quelque chose est détruit

où en est-on du dire et de sa fabrique

cela rejoint ce que dit jacques lacan  
le langage c'est une structure de l'ordre du signifiant  
une analyse de construction  
*Vorstellungsrepräsentanz*  
les signifiants qui viennent construire l'*arrière-plan existentiel*  
auquel on ne fait pas attention mais qui fait que ça tient

chez les schizophrènes c'est ça qui ne tient pas jean oury  
parle d'un pensionnaire à la borde qu'il voit tous les jours  
même cinq minutes  
ce sont ces cinq minutes qui lui permettent de tenir  
il fait à nouveau allusion au texte de kleist  
avec ce sentiment de tenir l'âme le centre de gravité de cet  
homme même s'il n'est pas une marionnette  
*si je ne tiens pas ça se disloque*

le *semblant* c'est l'agent du discours  
le *semblant*  
fonction *inchoative* démarrage de l'agent du discours  
qui peut être tenu par l'un des quatre discours  
mais le tout n'est mis en question  
en circuit  
que par le discours analytique  
là où il y a quelque chose de l'ordre du désir  
chez le schizophrène  
il y a  
des troubles du semblant car troubles au niveau du désir



## INTERVALLO

« Voici donc, remises sur le tapis, les questions vives du juridisme, précieuses à l'histoire du système industriel et qui nous filent entre les doigts. Précieuses, car enfin malgré les bruitages d'ambiance, on n'abolira ni la mort, ni le pouvoir, ni la parole. Quant à les saisir, ces trois questions fameuses avec lesquelles se déclare la vie en société, c'est-à-dire s'organise la reproduction des sujets, nous pouvons toujours courir ; elles sont d'abord justiciables, selon un mot que j'emprunte à Eliot, d'une appréhension sensuelle de la pensée, et si j'avais à décrire d'un trait leur contenu, je dirais : un chaos. Les institutions, c'est cela, la mort, le pouvoir, la parole, noués par les savoir-faire du droit, de ce que nous appelons en Occident le droit. À ce jeu, la science fiche le camp ; le politique fait son entrée, l'humanité affronte le tourment d'exister, s'échafaude le gouvernement pour le salut. »  
**pierre legendre**, « présentation », **ernst kantorowicz**, *Mourir pour la patrie et autres textes*, Fayard, 2004, 2e édition, p. 17.  
<https://www.fayard.fr/sciences-humaines/mourir-pour-la-patrie-9782213622477>

« La tâche que je m'étais fixée moi-même était, au départ, de cerner le concept d'herméneutique. J'avais rencontré l'expression dans les écrits des romantiques allemands, puis dans les usages qu'en avaient faits Husserl et Heidegger, en y voyant une nouvelle formule. Avant eux, la philosophie qui dominait, le néo-kantisme, partait d'un fait : l'existence des sciences. C'était son premier et dernier argument. Je me rappelle avoir appris de mon maître Paul Natorp, professeur à Marbourg : "Qu'est-ce que le donné ? Le donné est ce qui est à déterminer par les sciences." Le débat philosophique tout entier s'en était vu extraordinairement rétréci et limité. C'est même encore visible dans le courant de pensée qui s'est dessiné en Allemagne dès après la première guerre mondiale sous l'appellation d'existentialisme. Ce courant constitua davantage une riposte au néo-kantisme qu'une pensée radicalement nouvelle. Je suis devenu de plus en plus conscient de cette situation au fur et à mesure que j'ai progressé dans mes propres recherches et au cours des rencontres que j'ai eu l'occasion de faire. Je me rappelle en particulier mon voyage à Mendoza, en Argentine, après la seconde guerre mondiale et la rencontre que j'y fis de collègues italiens, français et anglais après la longue période d'isolement que nous avons connue en Allemagne. Je fus frappé par la masse de choses qu'on ne peut développer qu'à

condition de parler à quelqu'un et d'avoir un réel échange avec lui. On jouit dans le dialogue d'une sorte d'avantage que la pure et simple transmission d'un savoir monologique, qui n'advient qu'en imposant sa vérité, ne peut atteindre. Autrui ne me donne en retour que ce qui nous préoccupe tous deux : le secret d'un échange authentique réside dans cette conviction. Cette idée était totalement inexistante dans l'Allemagne d'alors, sauf dans l'argumentation catholique et juive (je pense à Martin Buber), où elle apparaissait dans un style plus littéraire que philosophique. Mais dans les milieux académiques cette idée du dialogue était tout à fait absente. La leçon magistrale était une lecture faite devant un auditoire, ce que dit exactement le terme allemand désignant une leçon : *Vorlesung*. Le développement des sciences dans le monde occidental a provoqué un privilège pratiquement incroyable du monologue. Lorsque les mathématiques se sont libérées de l'envoûtement qu'elles exerçaient comme nouvelle rationalité pour devenir une sorte d'instrument de maîtrise de la nature, cela a constitué une sorte d'événement extraordinaire. Galilée, c'est cela. La science moderne réside en ceci : le langage y est devenu un instrument. Elle fait donc le contraire de ce que nous faisons lorsque nous nous entretenons en parlant. Nous ne trouvons jamais de mots capables d'exprimer quelque chose de définitif. [...] Nous devons toujours garder présent à l'esprit que nous réfléchissons à partir de conceptions abstraites du langage, acquises dans l'horizon du concept de science des temps modernes. Ces conceptions ne nous viennent pas de la parole et de la vie elles-mêmes. Si mon intérêt s'est porté vers la philosophie grecque, c'est pour ranimer les éléments positifs disparus au cours de cette destruction scientiste de l'expérience de la communication. »

**hans georg gadamer**, entretien, *Le Monde*, 3 janvier 1995, propos recueillis par Jacques Poulain, traduits de l'allemand par Elfie Poulain.

[https://www.lemonde.fr/archives/article/1995/01/03/un-entretien-avec-hans-georg-gadamer-il-nous-faudra-apprendre-de-plus-en-plus-qu-autrui-lui-aussi-nous-considerere-comme-un-autre\\_3837703\\_1819218.html](https://www.lemonde.fr/archives/article/1995/01/03/un-entretien-avec-hans-georg-gadamer-il-nous-faudra-apprendre-de-plus-en-plus-qu-autrui-lui-aussi-nous-considerere-comme-un-autre_3837703_1819218.html)

« Selon Gisela Pankow le processus psychotique attaque le vécu du corps et/ou ses limites, et crée ainsi des failles dans l'élaboration symbolisante de la parole. Étudiant l'image du corps dans la psychose infantile, la psychose hystérique, la schizophrénie ainsi que dans certaines maladies psychosomatiques, elle montre que des lacunes dans l'image

du corps vécu chez les psychotiques correspondent et s'articulent à des distorsions ou à des ruptures dans la structure familiale de ces malades. Ces analyses la conduisent ainsi à concevoir une approche qui élargit le champ de la psychanalyse classique: il s'agit d'accéder, par le biais d'un élément médiateur, le modelage, au vécu du corps, à l'éprouvé du sensible informulable en mots, c'est-à-dire au domaine du psychiquement "non représentable", pour tenter de le traduire en paroles symbolisantes. »

Présentation de l'ouvrage de **gisela pankow**, *Structure familiale et psychose*, Champs essais (n° 827) sur le site des éditions Flammarion.

<https://editions.flammarion.com/Catalogue/champs-essais/psychologie-et-psychanalyse/structure-familiale-et-psychose>

Lecture de *Sur Le Théâtre de marionettes* de **henrich von kleist** par **jean oury**

[https://www.ouvrirlecinema.org/sons/JO/JO\\_071221\\_Kleist.mov](https://www.ouvrirlecinema.org/sons/JO/JO_071221_Kleist.mov)

Le site de **michel balat** pour retrouver son apport « sémiotique » (le pragmatisme de charles s. peirce)  
[www.balat.fr](http://www.balat.fr) (site momentanément indisponible)

FINE INTERVALLO



**entre les lignes entre les mots**

2 il y a quelque chose de l'ordre du langage même si on ne parle pas

la distinction à faire entre  
langage langue parole

la langue c'est le code linguistique  
qui permet d'articuler de se comprendre  
la communauté linguistique

le langage c'est une articulation de signifiants  
les *Vorstellungsrepräsentanz*  
encore un mot difficile à traduire  
traduire freud les difficultés de translation en français de  
l'allemand de freud

pour qu'il y ait du signifiant

en insistant sur le danger de chosifier jean oury articule  
plusieurs notions

le narcissisme originaire  
le refoulement originaire *Urverdrängung*  
le pare-excitations *Reizschutz* qui deviendra l'ardoise magique

si ça ne fonctionne pas  
il n'y aura pas de *Vorstellungsrepräsentanz*  
et l'inconscient sera en marmelade

le langage est une structure  
c'est ce qui permet de comprendre la formule de lacan  
l'inconscient est structuré comme un langage  
et non comme une langue comme certains l'ont compris

la langue

la langue  
par son code linguistique  
permet la parole  
l'abîme entre la langue et le langage  
infranchissable avec les moyens habituels  
la densité de la parole  
l'importance du ton  
Il faut faire attention à ce qu'on dit  
mais tout dépend de la façon dont on le dit

l'oristique  
la science des démarcatifs  
les tons les inflexions

c'est contre cette position que je m'inscrirai en faux  
car si nous regardons de plus près le texte  
je crois que nous ne saurions dire que ce soit là tout à fait son  
sens

je dirai que  
là même où on veut nous montrer  
dans le discours d'agathon  
une sorte d'aveu de son fourvoiement  
*je crains bien socrate de n'avoir absolument rien su des choses que  
j'étais en train de dire*

cette impression qui nous reste à l'entendre  
est plutôt celle de quelqu'un qui répondrait  
*nous ne sommes pas sur le même plan j'ai parlé d'une façon qui  
avait un sens d'une façon qui avait un dessous j'ai parlé disons  
même à la limite par énigme*  
n'oublions pas que αἴνος/ainos/ avec αἰνιττομαι/ainittomai/  
nous mène tout droit à l'étymologie même de l'énigme  
*ce que j'ai dit je l'ai dit sur un certain ton*  
(ça c'est lacan)

18 janvier 1961,  
Séminaire VIII, *Le Transfert*,  
1960-1961, Version Staferla, en ligne.

le parlêtre

« Et s'il n'y avait pas de parole, il n'y aurait rien ! — Comment  
ça ? — mais rien, rien du tout ! — Il n'y aurait pas le soleil,  
pas la lune ? — Rien ! — et la terre ? — Rien !!! ... On dit :  
c'est un idéaliste absolu Lacan ! Non, je dis : c'est un  
matérialiste absolu !... S'il n'y a pas de parole, il n'y a rien : pas  
de langue, pas de langage, rien ! y a pas du dit, y a pas de  
dire... C'est important ! Mais alors : et les schizophrènes, là-  
dedans ? »

alors  
comment le symbolique  
soit ce que d'ordinaire on appelle le bla-bla ou  
encore le verbe  
comment cause-t-il le sens  
voilà la question que je ne vous pose qu'à en avoir la réponse  
est-ce dans l'idée de l'inconscient  
est-ce ce que je dis depuis le premier discours de rome  
point d'interrogation

Séminaire XXII, RSI,  
Ornicar, n°5, hiver 75/76, p. 19.

Avec Jean Oury  
on entrera chez Marc Richir  
où l'on retrouvera  
Maurice Merleau-Ponty.

non  
ce n'est pas dans l'idée de l'inconscient c'est dans l'idée que  
l'inconscient ex-siste  
c'est-à-dire qu'il *conditionne* le réel le réel de  
*cet être* que je désigne du parlêtre  
Il nomme les choses  
comme tout à l'heure je l'évoquais à propos de  
ce batifolage premier de la bible au paradis terrestre  
il nomme les choses pour le parlêtre  
être qui tout en étant d'une espèce animale en diffère  
singulièrement  
qu'est-ce que ça veut dire animal  
un animal  
c'est ce qui se reproduit  
seulement  
comment cet animal est-il  
parasité par le symbolique par le bla-bla  
(lacan)

comment passer du domaine de la langue à celui du langage

pour sauter l'abîme entre les deux

la question est posée par marc richir en s'appuyant sur  
maurice merleau-ponty cela passe par la notion de *Wesen*  
*Wesen* sauvages autre mot difficile à traduire  
être  
essence  
mieux vaut ne pas le traduire

l'entrecroisement le chiasme entre les deux domaines  
avec des *Wesen* de première et de deuxième catégorie

il faut s'appuyer sur la logique poétique

rimbaud par exemple  
on y verra apparaître l'entre  
l'entre les mots là où il y a du sens  
l'énigme est entre les lignes

le passage  
du domaine de la langue  
au domaine du langage *signifiants*  
se fait par les *Wesen* sauvages

*pour échapper à la dictature de l'institution symbolique*

plutôt que de rester bloqué dans cette sorte d'aporie où  
il n'y aurait point de passage

entre le *chaos* des schématismes de phénoménalisations  
où ne font jamais que s'ébaucher provisoirement

des ordres *cosmoï* tout relatifs et provisoires de phénomènes  
et

l'ordre d'une institution symbolique  
du monde au sens husserlien d'horizon de monde ou au  
sens heideggerien d'être toujours déjà au monde  
nous avons précisément tenté de

*forcer le passage*

en recherchant les conditions de possibilités de  
la constitution dans le champ phénoménologique lui-même  
d'essences *Wesen* et de corrélations d'essences et pour cela  
nous nous sommes inspirés

dans un premier temps

de ce qu'en disait merleau-ponty dans *le visible et l'invisible* et  
*l'oeil et l'esprit*

de sa découverte que

l'essence le *Wesen* au sens actif ou verbal du terme est un  
*existential incarné* dans le chiasme

corps de chair-phénomène

en tant que constitutif de monde

l'être-au-monde s'origine à

cette racine sauvage précisément donc

dans l'ek-stase aux phénomènes de ce phénomène comme

quoi se phénoménalise toujours déjà

le *Leib* ou le corps de chair

(marc richir)

*Phénomènes, temps et être.*  
*Ontologie et phénoménologie,*  
Millon, 1987, p.32-33, 2018, p. 24.

à l'égard de

l'essence

comme du fait

il n'est que de se placer dans l'être dont on traite

au lieu de le regarder du dehors

ou bien *ce qui revient au même* il n'est que de le remettre

dans le tissu de notre vie

d'assister du dedans

à la déhiscence

analogue à celle de mon corps

qui l'ouvre à lui-même et nous ouvre à lui



et qui  
s'agissant de l'essence  
est celle  
du parler et du penser

comme mon corps  
qui est l'un des visibles  
se voit aussi lui-même et  
par là  
se fait lumière naturelle ouvrant au visible son intérieur  
pour qu'il y devienne mon paysage réalisant  
comme on dit  
la miraculeuse promotion de l'être à la *conscience* ou  
comme nous disons plutôt  
la ségrégation du *dedans* et du *dehors*

de même la parole  
soutenue par les mille relations idéales de la langue  
et qui  
devant la science  
comme langage constitué  
est donc une certaine région de l'univers des significations  
est aussi organe ou résonateur de toutes les autres et  
par là coextensive au pensable

la parole est partie totale des significations  
comme la chair du visible  
comme elle  
rapport à l'Être à travers un être  
et comme elle  
narcissique  
érotisée  
douée d'une magie naturelle qui attire dans son réseau  
les autres significations  
comme le corps sent le monde en le sentant

il y a là en réalité bien plutôt que  
parallèle ou qu'analogie  
solidarité et entrelacement

si la parole  
qui n'en est qu'une région peut être aussi  
l'asile du monde intelligible  
c'est parce qu'elle prolonge dans l'invisible  
étend aux opérations sémantiques  
l'appartenance du corps à l'être et

« Interrogation et intuition »,  
*Le Visible et l'invisible* (1944),  
Gallimard, Tel, p. 157-158.

la pertinence corporelle de tout être  
qui m'est une fois pour toutes attestée par le visible  
et dont  
chaque évidence intellectuelle répercute un peu plus loin  
l'idée  
(maurice merleau-ponty)

c'est dire que l'essence et par conséquent l'existence  
en vertu de leur lien  
n'est pas strictement coextensive de la parole  
qu'elle n'en constitue pas tout simplement le signifié  
mais que comme essence brute  
indivise avec l'existence brute  
elle s'y propage s'y répercute  
en changeant de statut et y acquiert sans doute  
plus d'autonomie

*Phénomènes, temps et être.*  
*Ontologie et phénoménologie,*  
Millon, 1987, p. 75, 2018, p. 56.

dans ce passage où elle fonctionne  
comme *essence opérante*  
l'essence est plutôt  
*nervure commune du signifiant et du signifié*  
adhérence et réversibilité de l'un à l'autre  
comme les choses visibles sont  
les plis secrets de notre chair  
et notre corps  
pourtant  
l'une des choses visibles  
(marc richir)

parler  
c'est temporaliser spatialiser  
en rasant avec les silences de l'institution symbolique  
en les articulant  
sur les portées où ils tendent chaque fois à se disposer  
selon leur niveau  
l'un à l'écart de l'autre comme au sein d'une  
même partition musicale  
où se constitue en fait  
la phase de présence de la parole

parler  
c'est donc déjà faire une musique de sens  
où se reconnaissent et s'inventent  
des rythmes  
et c'est *presque* faire de la poésie

hors de  
l'information et de la logique  
dans la phénoménalité de la parole  
où ses lacunes ou angles morts qui sont  
symboliquement institués  
se neutralisent pour ainsi dire par  
la ruse de leur concertation  
au sein d'un même temps qui est un même espace comme si  
le sens à dire  
coulait des vides de cette structure de vides  
se laminant elle-même  
entre les lignes et les mots

presque  
car il reste que dans

l'exercice opérant de la parole qui  
cherche à dire  
quelque chose et  
non à transmettre  
des états signalétiques de faits ou de choses

les lacunes ou les temps morts découpés  
par l'institution symbolique de langage  
demeurent vides ou morts  
pures scansion destinées à s'effacer  
tout comme la musicalité de la parole  
devant  
le dit

or  
le phénomène de langage est le tout  
aussi bien le dire que le dit  
autant le flux des sons des écritures et des significations que  
le sens  
qui s'y anticipe et s'y reconnaît et  
qui en un sens est *déjà* langage

la parole n'a pas d'origine factuelle  
elle ne se laisse pas décomposer en étapes  
et ce *déjà langage* doit en passer  
pour s'exprimer  
par les lacunes de l'institution symbolique de langage  
par leurs harmonisations mutuelles  
contrairement à ce que l'on croit généralement aujourd'hui  
période étrange de l'obnubilation universelle par les

prestiges du symbolique  
ce *déjà langage* n'est pas *ipso facto* tributaire  
de l'institution symbolique  
s'il l'était nous ne serions que des ordinateurs programmés  
il n'y aurait que du langage-signal  
et jamais d'*invention* de parole

nous ne pouvons inventer du sens que  
s'il y a du jeu entre  
le langage symboliquement institué  
et  
ce sens qui déjà langage  
est pourtant *au-delà* des découpes symboliques  
comme ce qui tient la parole opérante  
depuis son lieu à lui  
la guisant  
dans la concertation de ses temps et angles morts

autrement dit  
la parole n'est menteuse ou plate que

si cet au-delà vient à lui manquer  
si elle se réduit à la logicité linéaire et univoque  
de l'enchaînement logique de concepts

comme dans l'expression cette rose est rouge

c'est-à-dire que  
l'au-delà du langage symboliquement institué  
est vite manqué  
et qu'il détient en réalité  
les secrets de la parole à ses origines  
donc aussi à l'inverse  
l'énigme de l'institution symbolique de langage  
qu'il doit bien rencontrer pour  
ruser avec elle  
(marc richir)

*Phénoménologie et institution symbolique*  
(*Phénomènes, temps et êtres II*),  
§ 1. Poésie et Poétique :  
l'œuvre de Jacques Garelli,  
Millon, 1988, p. 291-293.

la découverte philosophique capitale de garelli est que  
*le poème est en fait un phénomène*  
phénomène de langage et  
du même coup  
phénomène-de-monde  
phase de monde  
se mouvant en se temporalisant spatialisant  
en langage

dans un retournement  
du langage articulé symboliquement institué  
contre lui-même

où la poésie se distingue des autres modes d'expression  
artistique  
musique peinture sculpture  
en elle

le langage remonte pour ainsi dire  
la pente de l'institution symbolique  
pour se déployer en quelque sorte  
à son origine phénoménologique  
les *moyens* de cette remontée sont divers

où la phase de langage  
sa présence se mouvant  
avec ses rétentions et ses protensions  
éclate s'étoile se disperse en éclats  
de non-sens apparents  
et où ceux-ci s'épaississent du même mouvement

en écailles de monde  
en ce que merleau-ponty nommait si bien  
*essences sauvages*

essences  
sans concepts c'est-à-dire sans logique  
qui sont autant de manière de l' "ester" (*Wesen*) de monde  
de lambeaux de sa *chair* où  
le phénomène de monde *se palpe en épaisseur*  
dans la profondeur de sa phénoménalité  
porteur par là de *logoi* sauvages en multitude  
et en particulier de

*Phénoménologie et institution symbolique*  
(*Phénomènes, temps et êtres II*),  
§ 1. Poésie et Poétique :  
l'œuvre de Jacques Garelli,  
Millon, 1988, p. 294-295.

ce logos sauvage au fil duquel  
comme à l'improvisiste  
se phénoménalise le poème  
(marc richir)

les possibilités d'essence  
peuvent bien envelopper et dominer les *faits*  
elles dérivent elles-mêmes  
d'une autre possibilité et plus

fondamentale  
celle qui travaille mon expérience  
l'ouvre au monde et à l'Être et qui  
certes  
ne les trouve pas devant elle comme *des faits*  
mais  
anime et organise *leur facticité*

quand la philosophie cesse d'être doute  
pour se faire

dévoilement  
explicitation  
puisqu'elle s'est détachée des faits et des êtres  
le champ qu'elle s'ouvre  
est bien fait de significations ou d'essences  
mais  
qui ne se suffisent pas

qui  
ouvertement  
se rapportent à nos actes d'idéation et sont prélevées par eux  
sur un être brut  
où il s'agit de retrouver  
à l'état sauvage  
les répondants de nos essences et de nos significations  
(merleau-ponty)

« Interrogation et intuition »,  
*Le Visible et l'invisible* (1944),  
Gallimard, Tel, p. 148-149.

fait et essence ne peuvent plus être distingués  
non que  
mêlés dans notre expérience  
ils soient dans leur pureté inaccessibles et subsistent  
comme idées-limites au-delà d'elle

mais  
parce que l'Être  
n'étant plus *devant moi*  
mais m'entourant et en un sens  
me traversant  
ma vision de l'Être  
ne se faisant pas d'ailleurs  
mais du milieu de l'Être  
les prétendus faits  
les individus spatio-temporels  
sont d'emblée montés sur les axes les pivots les dimensions  
la généralité de mon corps

et les idées donc  
déjà incrustées à ses jointures

il n'est pas un emplacement de l'espace et du temps  
qui ne tienne aux autres  
ne soit une variante des autres comme eux de lui  
pas un individu qui ne soit représentatif d'une espèce ou  
d'une famille d'êtres  
n'ait ne soit un certain style  
une certaine manière de gérer le domaine d'espace et de  
temps sur lequel il a compétence  
de le prononcer  
de l'articuler  
de rayonner autour d'un centre tout virtuel  
bref  
une certaine manière d'être au sens actif un certain *Wesen*  
au sens dit heidegger  
que le mot a quand il est employé comme un verbe  
(merleau-ponty)

« Interrogation et intuition »,  
*Le Visible et l'invisible* (1944),  
Gallimard, Tel, p. 153-154.

*Gestes d'air et de pierre* de belles pages pour pierre fédida  
par son ami georges didi-huberman

« Le souffle lui manquait (supplice que d'assister,  
impuissant, à cela). Obscurément, il avait su tirer de cette  
expérience même une *connaissance* fondamentale et, avec  
elle, un *art* de la parole et de l'écoute qui faisait de lui, je  
pense, le thérapeute *inspiré* par excellence, l'interlocuteur  
capable de "respirer" — avant même d'avoir à l'interpréter —  
la parole patiente. Ce qu'il a nommé un jour son "projet  
psychopathologique" se réclamait explicitement d'une  
tradition *tragique*, celle que l'Hymne à Zeus, dans l'*Agamemnon*  
d'Eschyle, nomme le "savoir par l'épreuve" (*pathei mathos*).  
Savoir dont le sommeil est gardien, et dont le rêve — cette  
construction de "châteaux d'air", comme dit la langue de  
Freud (*Luftschlösser*) — serait l'espace même de sollicitation,  
un espace "fait d'images", de mémoire et d'"intensité  
sensorielle". »

*Gestes d'air et de pierre.*  
*Corps, parole, souffle, image,*  
Minuit, 2005, p. 10-11.

différence entre le *dire* et le *dit*

le *dit* est au niveau  
de la langue  
qui donne le code linguistique  
de la parole  
plus variée et plus riche que la langue

le *dire*  
est au niveau du langage

un abîme  
un lointain  
une structure

*l'inconscient est structuré comme un langage*  
(lacan)

entre la langue et le langage un abîme

pour marc richir il y a un abîme entre le domaine du dit de la langue et celui du langage là où il y a quelque chose de l'ordre du dire

*la fabrique du dire* pour que ça fonctionne bien

« L'espace du dire c'est le dire au sens du *dire*, non au sens du *dit*. C'est une distinction essentielle très bien faite par Emmanuel Lévinas, mais également par Lacan. Le dire, c'est ce qui permet qu'il y ait de la parole, c'est ce qui permet qu'il y ait du langage. Je parle souvent de *la fabrique du dire*, expression qui, à mon avis, est proche de ce que Lacan appelle *lalangue*. C'est par *lalangue* que le langage est possible. Chez le schizophrène, il y a une destruction au niveau du dire, au niveau le plus basal de l'existence. Et, justement, il importe de trouver le moyen qu'il y ait un site où il puisse y avoir du dire — sans que ça se dise. Ce qui est corrélatif d'une sorte de rassemblement de la personne. »  
(oury)

« Utopie, atopie, eutopie »  
*Chimères*, n°28, 1996, p. 69-78.

comment franchir l'abîme entre les deux  
comment échapper à la dictature de ce que marc richir appelle *la dictature de l'institution symbolique*

pour françois tosquelles cela relève d'une  
logique psychiatrique  
ou  
logique poétique

la dissociation schizophrénique n'est pas au niveau du dit mais du dire  
de la structure du langage de l'ensemble des signifiants  
ainsi il arrive que des schizophrènes écrivent très bien sans fautes de l'ordre du dit



comment passer de l'un à l'autre  
c'est le travail de la psychiatrie

*on est des passeurs au-dessus d'un abîme*

marc richir a développé ce point en s'appuyant sur maurice  
merleau-ponty

dans la logique poétique  
il y a des passages  
les *Wesen* sauvages

le sens

entre les mots  
entre les lignes  
ce qui compte c'est le sens  
qui nécessite  
la rencontre *tuchè*

l'invention des *prosdiorismes*

c'est paraît-il grâce aux *prosdiorismes* que la logique  
mathématique a pris son essor (logique de boole)

dans la ligne de l'exploration logique  
du *réel*  
le logicien a commencé par les propositions  
la logique n'a commencé qu'à avoir su  
dans le langage  
isoler la fonction  
de ce qu'on appelle les *prosdiorismes*  
qui ne sont rien d'autre que  
le *un*  
le *quelque*  
le *tous* et  
la *négation* de ces propositions  
vous le savez aristote  
définit pour les opposer  
les *universelles* et les *particulères*  
à l'intérieur de chacune  
*affirmative* et *négative*  
ce que je veux marquer c'est la différence qu'il y a de  
cet usage des *prosdiorismes*  
à ce qui  
pour des besoins logiques

à savoir  
pour un abord qui n'était autre que de  
ce *réel*  
qui s'appelle le nombre  
ce qui s'est passé de complètement différent

l'analyse logique de ce qu'on appelle  
fonction propositionnelle  
s'articule de l'isolement dans la proposition  
ou plus exactement  
du manque du vide du trou du creux  
qui est fait  
de ce qui doit fonctionner comme argument  
nommément il sera dit que  
tout argument d'un domaine que nous appellerons comme  
vous le voulez x ou un a gothique  
tout argument de ce domaine  
mis à la place laissée vide dans une proposition  
y satisfera c'est-à-dire lui donnera valeur de vérité. »  
(Lacan)

12 janvier 1972  
Séminaire XIX, ... *Ou pire*,  
1971-1972, Version *Staferla*, en ligne.

« C'est ça ! On peut dire que la rhétorique, ce n'est pas simplement les grandes figures. C'est ce qui permet qu'il y ait du *passage*. La fonction de passage et de création de sens. Alors, qu'est qui permet qu'il y ait passage et création de sens ? C'est justement avec ou dans un discours, c'est le terme employé également par Lacan et par Gagnepain (pas dans le même sens que Schotte), dans un discours concret : il y a des intonations, il y a des effets ascendants et descendants, des coupures ; ce qui est très bien repris par Hagège, et qu'on trouve dans Troubetskoy dans un chapitre de la phonologie : *L'oristique*. C'est étudier les démarcatifs. Les démarcatifs dans ce qu'on dit, ce ne sont pas des mots. Il peut y avoir des bouts de mots... »

« Des tous petits bouts, et quelquefois, des mots qui passent inaperçus, mais c'est eux les plus importants. Sur quoi, justement, dans le séminaire ... *Ou pire* de Lacan (j'en ai parlé plein de fois) un mot m'avait surpris, le mot *prosdiorisme*. J'ai cherché dans un dictionnaire grec. Je n'ai trouvé qu'une petite ligne. C'est ce qui permet de mieux situer et de définir le sens de ce qu'on dit. Les *prosdiorismes* sont les ancêtres des quantificateurs qu'on retrouve deux mille ans plus tard ; les quantificateurs universels et existentiels ; "Pour tout... il y a..." ou alors : "Pour un... il existe" Le "un", "tout", "quelque" ou une exclamation, ça précise ce qui a été dit.

La Borde, 7 septembre 1996,  
*Les séminaires de La Borde 1996|1997*,  
 Champ social éditions, 1998, p. 18.

ça, ce sont des petits mots qui passent inaperçus la plupart du temps. L'analyse joue en effet sur ces petits mots-là. Parce que le même message aura un sens tout à fait différent suivant la tonalité ; "le petit chat est mort", par exemple, cinquante fois de suite, c'est très différent, mais pas simplement. Il y a les intonations, ça peut être désespérant, ou alors la joie complète. »  
 (ça c'est oury à la borde en 1996, en discussion avec horace torruba)

les passerelles  
 pour passer au-dessus de l'abîme qui  
 sépare le dit et le dire  
 on y est  
 là où c'est détruit au niveau du dire

12 février 1964,  
 Séminaire XI, *Les quatre concepts  
 fondamentaux de la psychanalyse*,  
 1963-1964, Seuil, 1973, 1990, p. 70.

le dire  
 lieu des *Vorstellungsrepräsentanz*  
 ce que freud quand  
 il parle de l'inconscient  
 désigne comme  
 ce qui le détermine essentiellement  
 le *Vorstellungsrepräsentanz*  
 ce qui veut dire non pas comme on l'a traduit  
 en grisaille  
 le représentant représentatif  
 mais  
 le *tenant-lieu de la représentation*  
 (lacan en 1964)

comment y avoir accès quand c'est en ruine quand ça ne  
 fonctionne pas

*rencontre*

« Première chaîne de collines italiennes sous le soleil. Tout semble préparé depuis des siècles pour mon arrivée. Cela ne se révèle naturellement qu'au cours de la marche solitaire, quand aucune présence étrangère ne me sépare de ce qui se trouve devant moi. Une voix se fait entendre : libérée avec une puissance mécanique supérieure à celle de mille gramophones. Pleine de toutes les splendeurs des vivants, quand des marionnettes les représentent, ou de celles d'un comédien qui joue le rôle d'un comédien. Toute cette rue est pleine de trappes acoustiques. Chacun de mes pas déclenche un conflit, une chanson, des coups qui claquent sur une

planche à laver. Ravissement lorsqu'on suscite un premier *buon giorno*. Richesse de la langue populaire : le peuple ne s'en tient jamais, quand on se quitte, à un salut de la main, comme les classes supérieures. L' *arrivederla* n'est que le début du *finale*, qui s'égrène ensuite un bon moment le long du chemin comme des confettis. Chaque bruit enrichit le silence. Il y a un silence des coqs, un silence de la hache, un silence des grillons, des chiens que ne perçoit jamais celui qui est en société parce que ces bruits ne l'atteignent pas. Les bruits sont craintifs : ils ne s'adressent qu'au solitaire.

*variante*

« Les bruits sont craintifs ; ils ne s'adressent qu'au solitaire. [...] Et ils veulent être entendus et médités et participer à la discussion. Ils veulent prendre la parole, même en silence. »  
(walter benjamin)

Fragments 164, in *Fragments*,  
Puf, 2001, p. 247-248, 299.

autour de l'analyse institutionnelle

« On en est toujours — c'est sans fin — en train d'essayer d'articuler des concepts autour de l'analyse institutionnelle... Ça peut sembler un rabâchage... se méfier des rabâchages ! On déplace une pierre et autre chose apparaît... »

*refaire à chaque fois l'innocent*

les difficultés mêmes que j'ai ici moi aussi  
à reprendre sans cesse  
ce problème  
qui est toujours présent à notre expérience  
car il faut bien sous diverses formes  
arriver à le créer chaque fois sous un angle neuf  
freud nous explique qu'il faut  
refaire  
à chaque fois  
l'innocent  
(lacan)

Et l'on se retrouve à nouveau  
chez Lacan...

3 février 1954,  
Séminaire I, *Les Écrits techniques de Freud*,  
1953-1954, Seuil, 1975, p. 74.

et c'est le non dit qui peut être le plus important

silence | sens  
il faut du silence  
entre les mots entre les phrases  
sinon ça ne fait que du bruit  
on en arrive à une lalalissade  
pour éviter le bruit il faut faire silence

7 juillet 1954,  
Séminaire I, *Les Écrits techniques de Freud*,  
1953-1954, Seuil, 1975, p. 432.

et que le sens puisse advenir

il n'est pas simplement négatif  
mais il vaut comme  
au-delà de la parole  
certains moments de silence  
dans le transfert  
représentent l'appréhension la plus aigüe de  
la présence de l'autre comme tel  
(lacan)

*au quotidien*

le jeune homme qui voudrait être schizophrène et qui n'y  
arrive pas

jean oury fait référence à françois tosquelles  
*les psychoses de façade*

« Or, un jour

— on était encore chez moi, discutant de choses et d'autres  
avec Fanon et le docteur Koechlin qui était de passage —,  
on nous téléphona, demandant l'interne Fanon pour une  
urgence à la "Terrasse". Quand il revint avec nous, il était très  
en colère et très déçu, puisque cette malade, d'une façon très  
inattendue pour tous, avait cassé presque toutes les vitres du  
quartier. C'était en soi déjà très grave... Toutefois, ce dont  
Fanon se plaignait aussi, c'était qu'une des soignantes de ce  
quartier — une religieuse, sœur Carmen — ne voulait pas  
transférer la malade dans son quartier d'origine, cela contre  
l'opinion de Fanon. Il disait, comme tout bon médecin, que  
cette malade avait lamentablement rechuté et qu'il fallait  
recommencer la cure d'insuline. Sœur Carmen avait eu vent  
de l'existence de ce qu'on appelait, avec Kretschmer, les  
psychoses de façade, concept inconnu dans la psychiatrie  
classique lyonnaise. Elle pensait que, souvent, des malades,  
devant l'angoisse de rejoindre leur famille et la normalité  
sociale, s'engageaient dans des démonstrations très  
spectaculaires de folie qui ne répondaient plus à une  
contrainte biologique. L'infirmière, sœur Carmen, réclamait  
qu'on l'autorisât à continuer sur place le parcours aléatoire  
d'une longue présence psychothérapeutique en provoquant  
des dessins de la malade avec elle. J'ai dû arbitrer d'urgence  
ce conflit entre le savoir de Fanon et le savoir de l'infirmière.  
J'ai crédité cette infirmière d'une certaine confiance. Je  
pensais qu'elle pouvait essayer de démonter les ressorts de  
cette rechute. En effet, il s'ensuivit quarante-huit heures

Francesc Tosquelles,  
« Frantz Fanon et la psychothérapie  
institutionnelle », *Sud-Nord*,  
n°22, 2007/11.

d'efforts entre la malade et l'infirmière, sans discontinuité, jour et nuit. À partir de la pratique des dessins et des commentaires qui avaient toujours une nette connotation sexuelle – notamment avec l'autoérotisme –, la malade reprit de nouveau pied dans la vie sociale la plus correcte. Un mois après, elle sortait, et comme il est convenant de le rapporter, notre héroïne se maria normalement et eut deux enfants sans aucune rechute de sa bruyante schizophrénie paranoïde. Le rappel de cette anecdote professionnelle très spectaculaire et dramatique revient à mon souvenir simplement pour souligner que, quelles que soient les bonnes orientations prises par un thérapeute, drapé de son savoir, lorsqu'un certain nombre de catastrophes adviennent au cours de la cure d'un psychotique, nous reprenons tous presque automatiquement nos vieilles conceptions objectives concernant les prétendues maladies mentales. On peut dire que tout le monde est dupe de ces pièges qui apparaissent au cours de toute psychothérapie plus ou moins institutionnalisée. Des psychanalystes de premier plan, aussi... »

*au quotidien*  
un autre jeune homme  
j'ouvre un livre je comprends rien  
je regarde tous les mots un par un

il ne faut pas regarder les mots il faut regarder dans le vide  
lequel est le plus fou

entre les mots entre les lignes entre les pages  
et même entre les livres  
jean oury donne l'exemple de livres dont on ne comprend  
rien et puis un jour on les relit et on comprend tout  
il faut être patient  
l'énigme  
entre les lignes  
quand on lit c'est toujours énigmatique  
si on croit comprendre il faut se méfier  
chaque relecture est différente

jean oury parle de *multiréférences* si on est un peu attentif  
il parle aussi de cette tendance à *chosifier* qui appartient peut-être à l'espèce humaine mais qui dépend aussi des langues  
je note cette dernière remarque car je ne la comprends pas  
dans le contexte cela s'éclaircira peut-être à une prochaine  
lecture ou dans une autre séance

7 avril 1954,  
Séminaire I, *Les Écrits techniques de Freud*,  
1953-1954, Seuil, 1975, p. 250.

si vous croyez avoir compris, vous avez sûrement tort  
(lacan)

c'est dans la périphérie qu'il y a des choses qui se passent  
lacan situait cette périphérie au niveau de l'énigme  
s'il n'y pas d'énigme dans un milieu  
le milieu est mort  
lacan définissait très bien l'énigme  
à un moment donné  
il disait que l'énigme est l'énonciation avec indice d'énoncé  
c'est à dire ce qui n'arrive pas à s'énoncer  
l'énonciation reste là  
presque de l'ordre d'un processus inconscient  
plus tard il a dit que l'énigme c'est ce qui est entre les lignes  
quand on lit un texte  
c'est entre les lignes que le sens apparaît  
on pourrait même dire entre les pages et entre les mots  
ce qui définit le mot  
c'est les petits mots qui définissent les autres  
aristote les appelait les *prosdiorismes*

12 décembre 1997, Louvain,  
« Concepts fondamentaux »,  
journée d'étude sur la P.I.

les *prosdiorismes* étaient à l'origine des *quantificateurs* en  
mathématiques  
c'est ce niveau-là *entre les mots entre les lignes*  
qui est en question  
et qui ne peut pas être évalué par les calculs technocratiques  
dont on souffre tant  
(oury)

11 mai 1976,  
Jacques Lacan,  
Séminaire XXIII, *Le Sinthome*,  
1975-1976, Version *Staferla*, en ligne.

j'écris ça  $E_e$   
E indice e  
E un grand E  
il s'agit de l'énonciation et de l'énoncé  
et l'énigme consiste en leur rapport du grand E au petit e  
à savoir de pourquoi diable un tel énoncé a-t-il été prononcé  
c'est une affaire d'énonciation et l'énonciation  
c'est l'énigme  
l'énigme portée à la puissance de l'écriture  
c'est quelque chose qui vaut la peine qu'on s'y arrête

jacques lacan *l'entre les lignes*

Pour amorcer la grande tirade qui va  
suivre, de ce qui la précède,  
j'extrais trois noms...

héraclite  
hegel  
freud

repreons donc notre exemple  
pourquoi l'analyse se transforme-t-elle dès le moment où la  
situation transférentielle est analysée  
par l'évocation de la situation ancienne  
où le sujet se trouvait en présence d'un objet tout différent  
inassimilable à l'objet présent  
parce que la parole actuelle comme la parole ancienne  
est mise dans une parenthèse de temps une forme de temps  
si je puis m'exprimer ainsi

la modulation de temps étant identique  
la parole de l'analyse se trouve  
avoir la même valeur que la parole ancienne

cette valeur est valeur de parole

il n'y a là aucun sentiment aucune projection imaginaires et  
m nunberg qui s'exténue à la construire se trouve ainsi dans  
une situation inextricable  
pour loewenstein il n'y a pas projection mais déplacement  
c'est là une mythologie qui a tous les aspects d'un labyrinthe

on n'en sort qu'à reconnaître que  
l'élément-temps est  
une dimension constitutive de l'ordre de la parole  
si effectivement le concept est le temps  
nous devons analyser la parole par étages  
en chercher les sens multiples

entre les lignes

est-ce sans fin  
non ce n'est pas sans fin  
seulement  
ce qui se révèle en dernier le dernier mot le dernier sens  
est cette forme temporelle  
dont je vous entretiens et qui est à soi tout seul  
une parole  
le dernier sens de la parole du sujet  
devant l'analyste  
c'est son rapport existentiel  
devant l'objet de son désir



ce mirage narcissique ne prend en cette occasion aucune  
forme particulière  
il n'est rien d'autre que  
ce qui soutient  
le rapport de l'homme à l'objet de son désir  
et le laisse isolé dans  
ce que nous appelons le plaisir préliminaire  
ce rapport est spéculaire  
et il met ici la parole dans une sorte de suspension  
par rapport à cette situation en effet purement  
imaginaire

cette situation n'a  
rien de présent  
rien d'émotionnel  
rien de réel  
mais  
une fois qu'elle est atteinte  
elle change le sens de la parole  
elle révèle au sujet que sa parole n'est que ce que j'ai appelé  
dans mon rapport de rime  
parole vide  
et que c'est en tant que telle qu'elle est sans aucun effet  
tout cela n'est pas facile  
est-ce que vous y êtes

vous devez comprendre que  
l'au-delà auquel nous sommes renvoyés  
c'est toujours une autre parole  
plus profonde  
quant à la limite ineffable de la parole  
elle tient à ce que  
la parole crée la résonance de tous ses sens  
en fin de compte  
c'est à l'acte même de la parole en tant que tel que nous  
sommes renvoyés  
c'est la valeur de cet acte actuel  
qui fait la parole vide ou pleine  
ce dont il s'agit dans l'analyse du transfert  
c'est de savoir à quel point de sa présence la parole est pleine

freud nous montre  
comment la parole  
à savoir

la transmission du désir  
peut se faire reconnaître  
à travers n'importe quoi  
pourvu que ce n'importe quoi soit organisé en  
système symbolique  
c'est là la source du caractère pendant longtemps  
indéchiffrable du rêve

qu'est-ce que freud appelle *Übertragung*  
c'est dit-il le phénomène constitué par ceci que  
pour un certain désir refoulé par le sujet  
il n'y a pas de traduction directe possible  
ce désir du sujet est interdit à son mode de discours  
et ne peut se faire reconnaître

pourquoi

c'est qu'il y a parmi les éléments du refoulement  
quelque chose qui participe de l'ineffable

il y a des relations essentielles qu'aucun discours ne peut  
exprimer suffisamment  
sinon dans ce que j'appelais tout à l'heure  
l'entre-les-lignes

il nous parle des *Tagesreste*  
des restes diurnes  
qui sont dit-il désinvestis du point de vue du désir  
ce sont dans le rêve  
des formes errantes  
qui pour le sujet sont devenues de moindre importance et se  
sont vidées de leur sens  
c'est donc un matériel signifiant  
le matériel signifiant  
qu'il soit phonématique hiéroglyphique etc  
est constitué de formes qui  
sont déçues de leur sens propre et  
reprises dans une organisation nouvelle  
à travers laquelle  
un sens autre trouve à s'exprimer  
c'est exactement cela que freud appelle *Übertragung*  
le désir inconscient

c'est-à-dire  
 impossible à exprimer  
 trouve moyen de s'exprimer tout de même  
 par l'alphabet  
 la phonématique des restes du jour  
 eux-mêmes désinvestis du désir  
 c'est donc  
 un phénomène de langage comme tel

16 juin 1954,  
 Séminaire I, *Les Écrits techniques de Freud*,  
 1953-1954, Seuil, 1975, p. 371-374.

pour autant qu'il s'agit pour le sujet de se faire reconnaître  
 un acte est une parole  
 c'est là que je vous laisserai aujourd'hui  
 (lacan)

*l'interprétation une rencontre*

*l'interprétation déchaîne la vérité*

si l'expérience analytique  
 se trouve impliquée de prendre ses titres de noblesse du  
 mythe oedipien  
 c'est bien qu'elle préserve  
 le tranchant de l'énonciation de l'oracle et

je dirai plus

que l'interprétation  
 y reste toujours du même niveau  
 elle n'est vraie que par ses suites tout comme l'oracle

l'interprétation n'est pas mise à l'épreuve  
 d'une vérité qui se trancherait par oui ou par non  
 elle déchaîne la vérité  
 comme telle

elle n'est vraie qu'en tant que vraiment suivie

nous verrons tout à l'heure que les schémas de  
 l'implication logique dans sa forme la plus classique  
 nécessitent le fonds de ce véridique  
 en tant qu'il appartient à la parole  
 fût-elle  
 à proprement parler  
 insensée

le moment où la vérité  
se tranche de son seul déchaînement  
à celui d'une logique qui va  
tenter de donner corps à cette vérité  
c'est très précisément  
le moment où le discours  
en tant que représentant de la représentation  
est renvoyé disqualifié

mais s'il peut l'être  
c'est parce que en quelque partie il l'est toujours déjà  
c'est cela qu'on appelle le refoulement  
ce n'est plus une représentation qu'il représente  
c'est cette suite de discours qui se caractérise  
comme effet de vérité  
l'effet de vérité  
n'est pas du semblant  
l'œdipe est là pour nous apprendre  
si vous me permettez que c'est du sang rouge  
seulement voilà  
le sang rouge ne réfute pas le semblant  
il le colore  
il le rend re-semblant  
il le propage

un peu de sciure et le cirque recommence

c'est bien pour cela que la question  
d'un discours qui ne serait pas du semblant  
peut s'élever au niveau de  
l'artefact de la structure du discours  
en attendant  
il n'y a pas de semblant de discours  
il n'y a pas de métalangage pour en juger  
il n'y a pas d'Autre de l'Autre  
il n'y a pas de vrai sur le vrai

je me suis amusé un jour à faire parler la vérité

que peut-il y avoir de plus vrai que  
l'énonciation  
*je mens*

je demande où il y a un paradoxe  
le chipotage classique qui s'énonce  
du terme de paradoxe

ne prend corps que si ce *je mens*  
vous le mettez sur un papier à titre d'écrit

tout le monde sent qu'il n'y a rien de plus vrai qu'on puisse  
dire à l'occasion que de dire *je mens*  
c'est même très certainement la seule vérité qui à l'occasion  
ne soit pas brisée  
qui ne sait qu'à dire *je ne mens pas*  
on n'est absolument pas à l'abri de dire quelque chose de  
faux

qu'est-ce à dire

la vérité dont il s'agit celle dont j'ai dit  
qu'elle parle *je*  
celle qui s'énonce comme oracle  
quand elle parle  
qui parle

13 janvier 1971,  
Séminaire XVIII,  
*D'un discours qui ne serait pas du semblant*,  
1970-1971, Seuil, 2007, p. 13-14.

ce semblant  
c'est le signifiant  
en lui-même  
(lacan)

l'interprétation

qui n'est pas forcément une phrase  
ça peut être un geste et  
ça peut avoir des effets dix ans après la fin de l'analyse

déchaîne la vérité  
après ça n'est donc plus comme avant donc c'est  
une rencontre  
l'interprétation analytique vraie c'est quelque chose de  
l'ordre d'une véritable rencontre  
*tuché*

c'est bien joli mais

À l'écoute de Kierkegaard  
avec Nelly Viallaneix

*éloge*  
troisième thèse

l'œuvre de kierkegaard où retentit la parole a  
une structure sonore

troisième règle de méthode  
la lire à *haute voix*

il faut donc  
assimiler le dialectique  
de manière que  
cessant d'être formel  
il favorise une organisation sonore de paroles

dans ces conditions on ne s'étonnera pas que kierkegaard  
lorsqu'il évoque en 1847 la structure *architectonique-*  
*dialectique* de son œuvre songe avant tout au *rythme* et  
*s' imagine toujours des lecteurs qui lisent à haute voix*

Kierkegaard *ma structure Bygning tout entière de dialecticien*  
*avec mon sens habituel de la rhétorique*  
écrit-il  
*toute cette pratique de la calme et silencieuse conversation avec ma*  
*pensée*  
*mon entraînement à lire à haute voix doivent*  
*nécessairement me faire exceller dans*  
*le domaine de la ponctuation*

il convient

*qu'au premier regard apparaisse*  
*cette proportion des phrases qui*  
*pour la voix*  
*quand on lit à haute voix sera*  
*le rythme*

pour  
*respecter la logique*  
d'un assemblage de phrases subordonnées et  
non simplement coordonnées les unes aux autres

*la ponctuation abstraite des grammairiens ne sert à rien*

surtout si l'on fait usage  
*d'ironie d'épigramme d'astuce ou de malice*  
*au sens idéal du terme*

tout lecteur de kierkegaard  
tout auditeur plutôt  
c'est le nom qu'il reçoit à juste titre dans les *discours*  
est invité à *moduler* ou à *déclamer*

Nelly Viallaneix, *Écoute, Kierkegaard. Essai sur la communication de la parole*, tome 1, Cerf, 1979, p. 41-42.

il doit  
 être rompu à la fois à suivre chaque oscillation Svingning de la la  
 pensée  
 jusqu'à sa moindre vibration et à la rendre ensuite avec  
 la voix  
 s'il veut entendre et donc comprendre  
 le texte

la rencontre  
 la première démarche  
 rencontrer quelqu'un c'est le minimum

[Question de vocabulaire : dans un fascicule qui semble distribué dans certaines écoles d'infirmiers on recommande de ne plus employer le mot malade, mais le mot client. On y trouve aussi une liste de techniques pour « rassurer les vieux » : par ex, caresser le dos, pas plus de 7 fois (sinon, perte de temps). Une telle attitude n'a rien à voir avec la rencontre.]

jean oury va introduire une série d'associations  
 par une soi-disant parenthèse  
 il s'est demandé comment il pense  
 chacun se débrouillant comme il peut  
 il trouve qu'il pense  
 en spirales  
 ça revient mais pas tout à fait au même endroit  
 il est important quand on rencontre quelqu'un de  
 savoir comment on pense soi-même

comment ça circule  
 ça fait partie de la présentation  
 ce qui n'est pas loin de  
 comment on dispose les choses pour recevoir  
 comment  
 on pré-dispose  
 disposition  
 mot choisi par martin heidegger pour traduire en français ce  
 mot allemand impossible à traduire  
 la *Stimmung*

les langues sont prises dans des constellations différentes

*disposition* et *Stimmung*  
 ça ne serait pas vraiment la même chose  
 c'est ce que je comprends  
 heidegger nous inviterait à dire

dans quelle disposition es-tu quand tu reçois quelqu'un

Françoise Dastur nous introduit  
chez Martin Heidegger

chapitre 3  
l'analytique existentielle  
et la critique du primat de l'attitude théorique

ce qui constitue à partir de 1923  
le point de départ de l'ensemble de la pensée de heidegger  
ce n'est  
nullement l'opposition  
traditionnelle dans la philosophie moderne du  
sujet et de l'objet  
ni le face à face  
de la conscience et d'un monde de choses  
mais  
ce rapport compréhensif à l'être  
que heidegger baptise *Dasein*

en le réservant exclusivement à la désignation de  
l'être de l'homme  
heidegger donne au terme de *Dasein* qui  
avait été forgé pour traduire  
le latin *existentia*  
un sens nouveau  
c'est la raison pour laquelle heidegger s'est vivement opposé  
à la traduction en français de  
ce terme par  
*être-là*  
car on a alors l'impression que  
ce qui est ainsi signifié est  
le pur être *de facto* de l'homme

il s'agit en effet dans *Sein und Zeit*  
d'arracher ce terme au sens qu'il a dans la langue courante  
dans lequel il est synonyme de  
*Vorhandensein*  
qui désigne la présence subsistante de quelque chose  
pour lui octroyer une nouvelle signification  
celle de l'*ouverture à l'être* dans laquelle l'homme se tient

mais  
ce que heidegger vise comme  
but final de sa recherche ce n'est pas  
la détermination de l'être de l'homme  
au contraire



comme il l'expliquera clairement par la suite  
 l'analytique du *Dasein* est  
 une interprétation ontologique de  
 l'être de l'homme comme *Dasein*  
 qui n'est pas une entreprise pour elle-même  
 mais qui demeure au contraire  
*au service de la question portant sur la vérité de l'être*

on ne peut donc reprocher à heidegger de n'avoir pas pris en  
 compte tous les aspects de l'existence humaine puisque  
 comme il le précise bien  
 l'analytique du *Dasein*  
 n'a pas pour but  
 d'établir les bases ontologiques de l'anthropologie  
 mais a uniquement pour fin  
 l'ontologie fondamentale  
 à savoir  
 l'établissement de la base ontologique  
 sur le fondement de laquelle  
 les ontologies régionales peuvent ensuite s'établir

ce qui distingue en effet le *Dasein*  
 d'une simple chose c'est le fait

*qu'il y va en son être de cet être même*  
 et c'est cet être lui-même auquel il se rapporte toujours d'une  
 manière ou d'une autre que  
 heidegger nomme *existence*  
 réservant également ce terme à la seule désignation  
 du mode de l'être de l'homme  
 le *Dasein* a ainsi un rapport prioritaire à l'être puisque  
*la compréhension de l'être est elle-même une détermination d'être*  
 du *Dasein*

*l'être-dans-le-monde inclut en soi le rapport de l'existence à l'être*  
*dans son ensemble*  
 comprenant son propre être  
 le *Dasein* n'est donc pas enfermé en lui-même  
 mais au contraire par là même  
 ouvert à l'être de l'étant qu'il n'est pas lui-même  
 on comprend alors pourquoi heidegger a constamment  
 refusé de se voir compté au nombre des  
*philosophes de l'existence*  
 et pourquoi il distingue soigneusement  
 l'existential de l'*existential*

Françoise Dastur,  
*Heidegger. La Question du logos*,  
Vrin, 2007, p. 85-87.

à savoir la compréhension  
que le *Dasein* a de sa propre existence  
du fait qu'il existe  
sur le mode de la compréhension de l'être *en général*

la notion de *Stimmung* et son rôle dans  
la pensée de heidegger

la notion de *Stimmung*  
terme par lequel à côté  
de *Laune* humeur ou  
de *Gefühl* sentiment  
on se réfère en allemand au domaine de  
ce que nous nommons *affectivité*

a pris une grande importance dans  
la pensée de heidegger  
l'essentiel de l'interprétation que heidegger nous donne de la  
*Stimmung*  
consiste à voir en elle  
non pas un simple phénomène psychologique mais une  
*expérience ontologique*  
il s'oppose en ce sens à toute une tradition  
la tradition rationaliste  
qui enseigne que

Françoise Dastur,  
*Heidegger. La Question du logos*,  
Vrin, 2007, p. 108.

le travail du concept et  
la rigueur philosophique ne sauraient se concilier avec le  
tumulte des passions  
mais c'est surtout pour  
le rationalisme moderne  
qui privilégie la clarté et la distinction de l'idée que les  
mouvements affectifs se voient dépourvus de toute vérité

que la conscience intentionnelle  
ne puisse devenir *maître*  
de ce que la tradition philosophique a nommé  
*pathos*  
affect ou  
*Stimmung*  
c'est ce que heidegger a mis en évidence  
lui qui conçoit  
l'homme  
non plus comme un sujet intentionnel  
mais comme cet *entre ce Zwischen*

Françoise Dastur,  
*Heidegger. La Question du logos*,  
 Vrin, 2007, p. 111.

où peut advenir  
 la rencontre  
 du sujet et de l'objet  
 en tant que  
 lieu d'ouverture au monde

la *Befindlichkeit*,  
 que les premiers traducteurs de *Sein und Zeit* rendaient de  
 manière heureuse par  
*sentiment de la situation*  
 puisque ce terme désigne aussi bien le  
 sentiment *subjectif* du  
 là  
 que sa  
 situation *objective*  
 peut être rendue en français par  
*disposition*  
 car  
*se trouver là*  
 c'est toujours en même temps  
*se sentir* de telle ou telle manière  
 c'est le double sens du *sich befinden* allemand

heidegger qui met en relation  
*Befindlichkeit Geworfenheit* et *Faktizität*  
 d'une part  
*Verstehen Entwurf* et *Existentialität*  
 d'autre part  
 explique que la facticité d'une existence se révèle dans la  
*Gestimmtheit*  
 dans le fait d'être d'une manière ou d'une autre  
*affectivement* disposé,  
 au sens où la *Stimmung*  
 révèle  
 comment *on se sent*  
 comment on va  
 or  
 une telle facticité  
 ne peut nullement être interprétée  
 comme le *factum brutum* d'un étant préexistant à sa propre  
 appréhension  
 d'un étant qui serait *vorhanden*  
 mais  
 au contraire  
 comme la facticité d'un être qui a toujours à  
 se prendre en charge lui-même

parce qu'il est livré à soi-même  
comme ayant à *devenir* ce qu'il est

c'est ce que heidegger exprime par l'expression  
*Faktizität der Überantwortung*  
où le terme d'*Überantwortung*  
a le sens d'un transfert de responsabilité  
*Verantwortung*  
de soi à soi

il n'est pas contingent que les termes  
qui apparaissent ici en allemand fassent référence  
à l'idée de responsabilité et de réponse  
et au registre de la voix

il n'y a peut-être en effet de *Gestimmtsein* et de *Stimmung*  
d'être-intoné et de tonalité  
que pour un être qui existe  
sur le mode  
pour ainsi dire *éthique*  
de l'astreinte à la responsabilité de soi  
c'est-à-dire  
sur le mode de  
l'être-jeté

il faudrait ici souligner que *Stimmung* et *Stimmen* viennent de  
*Stimme* mot allemand d'origine inconnue  
mais dont le sens premier est  
la voix  
au sens juridique de  
donner sa voix dans un vote  
*Stimmen* signifie par extension  
faire entendre sa voix  
appeler  
nommer  
puis  
être d'accord  
et enfin  
être disposé  
d'où *Stimmung*  
qui a le sens d'accordage  
d'un instrument de musique  
puis celui de  
disposition humeur tonalité atmosphère  
on doit à cet égard être attentif aux différences des registres  
des différentes langues

l'allemand  
 voit dans la *Stimmung* un phénomène non subjectif  
 une *ambiance*  
 pour le grec  
 le *pathos* renvoie à la passivité du *passchein* du subir et du souffrir  
 quant aux langues dérivées du latin comme le français  
 en les nommant *affections* ou *affects*  
 elles considèrent ces phénomènes comme le résultat d'un  
*facere*  
 de l'action d'un agent

parler d'affectivité  
 c'est donc utiliser  
 le langage de l'*action*  
 pour exprimer ce qui est  
 de l'ordre de la *passion*

on peut ici se demander si  
 l'opposition de l'actif et du passif  
 rend bien compte de ce que nous nommons d'après le latin  
*affectivité*  
 et qui est peut-être plutôt du registre  
 de ce que les grammairiens nomment  
 la voix moyenne  
 intermédiaire entre passif et actif

il faudrait ici mettre l'accent sur les possibilités qu'offrent les  
 langues germaniques qui affectionnent les tournures  
 impersonnelles dans lesquelles  
 le sujet est mis au datif comme par exemple dans les  
 expressions  
*es ist mir übel*  
*es ist mir ein Vergnügen*  
*es ist mir zumute*  
 là où le français ne peut que dire  
*je me sens mal*  
*j'ai le plaisir*  
*j'éprouve*  
 et c'est dans ce même contexte que le terme de *Stimmung*  
 dont on a vu qu'il désigne un phénomène non localisable  
 dans le sujet et qu'il renvoie à l'ordre exclusivement humain  
 de la parole est intéressant

Françoise Dastur,  
*Heidegger. La Question du logos*,  
 Vrin, 2007, p. 111.

Françoise Dastur précise dans une note qu'elle a choisi les traductions de Martineau et Vezin de préférence à celle de Bøehm et Wælhens.

*tonalité* Martineau  
*disposition* Vezin  
*humeur* Bøehm et Wælhens

« La *tonalité* n'est donc nullement un épiphénomène qui ne ferait qu'accompagner la saisie originellement rationnelle des choses mais au contraire ce qui permet la découverte originelle du monde. Heidegger affirme en effet que "nous devons en fait, *du point de vue ontologique*, fondamentalement laisser la découverte première du monde à la 'simple tonalité' ". La possibilité de rencontrer quoi que ce soit ne se fonde ni dans la pure sensation, ni dans la pure contemplation, mais dans la capacité d'être "concerné" par ce dont le sens à un "intérêt" pour une existence qui se sent toujours située. Car le "sentiment de la situation", la *Befindlichkeit*, est ce qui par avance assigne le *Dasein* à se laisser concerner par tel ou tel étant, de sorte qu'il puisse être "intoné" de telle ou telle manière. Il n'y a donc de connaissance du sensible que sur le fondement de cette assignation ouvrante au monde (*erschliessende Angewiesenheit auf Welt*) qu'est la *Befindlichkeit*. C'est pourquoi Heidegger peut déclarer que, même s'il n'entend pas livrer ontiquement toute science au "sentiment", il n'en faut pas moins reconnaître que la *theôria* la plus pure n'est pas dépourvue de toute tonalité affective. Et il cite ici à l'appui le passage de la *Métaphysique* d'Aristote où il est dit que la philosophie n'avait pu surgir que lorsque les nécessités de la vie avaient été satisfaites et que l'on avait atteint au bien-être (*rhasônè*) et à l'oisiveté (*diagôgè*), c'est-à-dire lorsque la pensée avait pu paisiblement [...] »

« La *disposition* n'est donc pas un épiphénomène, mais la manière d'être fondamentale du *Dasein* : elle est la présupposition et le médium de la pensée et de l'action... Il ne s'agit pas de comprendre la *Stimmung* comme un simple état d'âme, ni même de voir en elle le résultat de la rencontre d'un sujet et d'un objet, mais au contraire l'élément originel à partir duquel sujet et objet s'accordent... il s'agit de quelque chose... qui exige impérieusement l'expérience de la parole, dont l'animal n'a pas besoin... »

« La *Stimmung* est donc la chose la moins subjective qui soit et c'est elle au contraire qui ouvre le domaine à l'intérieur duquel le subjectif se distinguera de l'objectif, car c'est en elle seule qu'advient l'exposition ouvrante à l'étant. »

Francis Ponge  
présenté par Henri Maldiney  
« Francis Ponge et Hegel,  
l'infinité du simple », *Le Legs des choses*  
dans l'œuvre de Francis Ponge,  
L'Âge d'homme, 1974, 2012.

comment dévoiler les choses  
à partir d'elles-mêmes alors  
qu'elles ne se découvrent  
à l'homme  
que dans la perspective de son propre regard  
ponge prend acte ici de la  
contradiction immanente au  
projet même de la connaissance  
dont hegel a fait le paradoxe constitutif de la conscience

ainsi si nous n'échappons pas à la conscience  
rien non plus ne lui échappe  
et les deux moments contraires  
tombent également en elle  
Hegel *c'est pour elle que  
son savoir et l'objet  
se correspondent ou qu'ils ne se correspondent pas*

elle est elle-même  
le milieu et la mesure de  
leur comparaison  
et la différence  
des moments est une inégalité motrice qui  
détermine le mouvement dialectique de la conscience  
à même lequel elle  
modifie son savoir  
pour l'égaliser à l'objet et  
l'objet pour l'égaliser à son nouveau savoir  
elle fraye donc sa voie par une  
série de mouvements alternatifs  
comme qui s'ouvre un chemin  
dans l'épaisseur à coup d'épaules alternés  
ce mouvement  
est celui-là même de l'écriture de francis ponge  
toujours en instance de l'objet qui la suscite  
elle fait d'elle-même la même expérience que la conscience  
fait de soi dans la phénoménologie de hegel  
son objet est un thème qui émerge perpétuellement autre des  
configurations écrites et  
qui maintient à l'intérieur de l'œuvre en formation  
un espace de jeu

l'identité complète est mortelle  
car le sans distance  
abolit à la fois le lointain et le proche et avec eux  
la voie

quand la voie disparaît s'éteint aussi  
la voix qui l'articule  
et qui ne prend la parole  
qu'à partir  
de l'autre ou de la chose à dire  
l'objet  
dit ponge  
est ob-jeu  
mais cet ob- signifie qu'on ne se joue pas de lui  
ce jeu n'est pas un simple manège  
de la conscience ou  
de la parole  
profitant du mutisme des choses  
pour les faire consentir à n'être rien que l'occasion  
d'un défilé d'images  
dont le moi ferait son propre carrousel  
la chose en soi de hegel  
le mimosa sans moi de francis ponge  
sont donc  
à conquérir mais à *partir d'eux-mêmes*

p. 39-40.

hegel accorde à la parole un  
droit de préemption absolu  
sur le réel

mais le réel est  
*activement*  
sa propre possibilité sous laquelle  
il a sens  
et le possible est  
*activement*  
sa propre réalité dans laquelle  
il existe  
ainsi la parole est  
articulée à la raison des choses qui  
excèdent l'entendement  
c'est bien cela qui excède francis ponge  
et le texte de 1943 où il dit n'avoir de goûts que *par contraste*  
avec hegel ne laisse aucun doute sur la nature du contraste

Ponge

*Bien entendu le monde est absurde ! Bien entendu la non-  
signification du monde ! Mais qu'y a-t-il de tragique ?*

*... Y opposer la naissance (ou résurrection), la création métalogue  
(la Poésie)*



la parole  
de ponge  
ne veut être que  
de l'homme  
elle vise à l'édification  
d'un objet *poétique*  
d'un objet *fait* de l'homme  
qui en retour  
façonne l'homme  
elle est un *activisme poétique* qui  
est de l'ordre du faire  
non de l'être

pour hegel aussi  
l'œuvre est  
la voie de l'être  
l'esprit n'est s'il  
n'existe et  
il n'existe  
qu'à faire

Hegel il n'est *vraiment* l'objet de sa conscience de soi que  
si cet objet est en même temps réellement  
*effectivité libre et indépendante*

c'est à l'esclave  
non au maître  
que hegel reconnaît sur le long chemin de la culture  
le pouvoir  
de se former lui-même en  
informant les choses  
et c'est de l'artisan  
que naît l'artiste  
dans la réciprocité  
de l'ouvrier et  
de l'œuvre  
au moment où dans l'œuvre il se reconnaît  
soi

inversement  
la création de fr ponge  
laisse être les  
choses

l'écrit  
l'objet fait de

main d'homme  
même s'il dépasse en mérite la chose de nature  
doit être seulement descriptif

Ponge

cependant  
l'intention principale de cette confrontation n'est pas de  
diriger le regard sur hegel et sur ponge mais sur ce qu'ils  
démontrent malgré leur différence  
le décisif dit nietzsche sort toujours d'un *malgré*  
à savoir que  
les choses ne se laissent pas faire

p. 41-42.

en réalité  
l'art de ponge est un change perpétuel entre  
unité  
et  
variété  
or  
l'ultime vérité de l'entendement est  
l'incessant passage  
d'un monde à l'autre que  
hegel nomme  
infinité  
cette *infinité simple*  
ou le concept absolu  
doit être nommé  
l'essence simple de la vie  
l'âme du monde le sang universel qui  
omni-présent  
n'est ni troublé ni interrompu dans son cours par  
aucune différence  
qui est plutôt lui-même  
toutes les différences aussi bien que leur suppression  
il a des pulsations en soi-même  
sans se mouvoir  
il tremble dans ses profondeurs  
sans être inquiet

Hegel

cette essence  
égale à soi-même  
se rapporte donc seulement  
à soi-même  
à soi-même  
c'est là un Autre sur lequel le rapport se dirige et  
ce se rapporter à soi-même  
est plutôt

*l'acte de la scission où cette égalité avec soi-même  
est justement  
différence immanente ou intérieure*

l'infinité dans l'œuvre de Francis Ponge est ce qu'il appelle  
l'*ob-jeu* il se joue  
entre les choses et les mots  
mais il n'est jamais mis en perspective  
bien qu'emprunté à l'objet  
le préfixe *ob*  
ne signifie pas l'en face d'un jeu-spectacle  
il garde son sens d'encontre et de rencontre

note 1, extraits, p. 65.

perspective suppose point de vue  
tout l'effort de Ponge est au contraire  
d'être aux choses  
selon les dimensions d'un monde ouvert  
par chacune à partir d'elle-même  
même quand il s'agit  
pour dire le soleil  
de le tenir à distance pour  
n'être pas aveuglé dans son rayonnement de corps noir ou  
dévoré par l'incandescence de sa gloire  
Ponge ne le met pas en perspective mais  
le place en abîme

là est le véritable désaccord avec Hegel

pour frayer son chemin vers  
l'être-là  
et  
l'être-ainsi des choses  
Ponge  
s'adresse à la langue  
non à l'entendement

Ponge *Ô ressources infinies de l'épaisseur des choses, rendues par les  
ressources infinies de l'épaisseur sémantique des mots*

entre l'entendement  
et l'épaisseur des choses et des mots  
y a-t-il encore lieu de choisir *aujourd'hui*  
puisque le statut contemporain de la langue française  
comme des langues européennes  
est précisément celui

p. 64-65. d'une langue d'entendement  
comme est aussi d'entendement  
le statut des choses devenues objets

la parole le discours le langage dans la rencontre

En référence à Eugen Bleuler,  
*Dementia praecox ou schizophrénies*, 1911.

question  
quand on rencontre un schizophrène  
est-ce de l'ordre de la parole du discours du langage  
jean oury insiste toujours sur le fait qu'il n'y a pas  
la schizophrénie mais les schizophrénies

l'objeu pourrait être un concept utile pour *chatouiller la réflexion* de ce côté-là

Jean Oury, « Sexe et psychose »,  
*Onze heures du soir à La Borde*,  
Galilée, 1980, note 7, p. 137-138.

dans ce texte jean oury fait référence à l'*objeu*  
il précise dans une longue note comment il y fait usage de ce  
terme  
entrer dans un certain *domaine* qu'on ne peut pas délimiter  
mais où cependant il y a quelque chose de l'ordre de la  
différence encore un mot à ne pas dire

car ce qu'on dit prête à conséquence

jean oury rappelant françois tosquelles insiste sur la  
nécessité de faire attention à ce qu'on dit  
ça prête à conséquence

Il s'agit du séminaire collectif  
*Sémiotique et Psychanalyse*  
(et non du séminaire de Jean Oury qui a  
débuté en 1980). Le 19 novembre 2008  
(*L'analyse institutionnelle 2*)  
Oury certifie la date de janvier 1977  
pour le séminaire de Lacan.  
Mais pour son intervention au séminaire  
collectif, le texte publié  
(« Fonction forclusive et ambiance »  
in *Onze heures du soir à La Borde*,  
Galilée, 1980, indique la date du 4 février  
1978, alors que Oury précise  
« le soir même ».  
Au lecteur de s'engouffrer dans l'énigme  
en allant sur [www.staferla.free.fr](http://www.staferla.free.fr)  
vérifier dans les transcriptions des  
séminaires de Lacan.

jacques lacan  
ça prête à conséquence  
une remarque de lacan qui avait marqué jean oury et qu'il  
avait reprise le soir même au séminaire de sainte anne

la façon dont on dit quelque chose  
ça prête à conséquence  
même dans les petites rencontres de la vie quotidienne  
quand ça circule bien  
à la borde ça circule bien  
par exemple  
faire un signe de la main  
parfois ça suffit  
mais c'est pris dans quoi  
est-ce une relation objectale  
objective  
c'est pris dans quoi

de l'ordre du fantasme  
de la rencontre  
est-ce que ce ne serait pas quelque chose de l'ordre  
d'une diffraction  
d'une certaine présence plus ou moins délimitée qui  
tient compte de  
ce qui se passe  
qu'on n'est pas enfermé

en poussant plus loin  
il y aurait les élaborations de maldiney sur l'objeu

ponge hegel heidegger  
une *diffraction*  
ce n'est ni un geste extraordinaire  
ni une parole mais ça compte  
mais ça n'est possible que dans un milieu où ça circule  
plus d'objeu possible quand il y a contention enfermement  
caméras etc

faire sonner la note

au piano jean oury  
dit  
qu'il aime jouer et tenir une seule note plutôt au milieu du  
clavier en mettant la pédale  
et comme un imbécile  
écouter  
écouter les harmoniques

il fait référence à nouveau à henri maldiney

le système musical grec  
*dynamis* et *thesis*  
la transformation de ton

dans la musique grecque  
les éléments ne sont pas les sons

les *cordes*  
sont des degrés de ton à l'intérieur de l'octave  
ces degrés ne sont pas absolus comme le sont les notes d'une  
gamme échelle fixe de hauteur  
ils sont déterminés par leur relation mutuelle et celle-ci varie  
avec la forme de l'octave laquelle dépend du genre mélodique  
et du *ton*

*tonos* au sens de système tonal  
choisis  
chaque structure d'octave constitue une hiérarchie  
caractéristique de seuils d'intonation qui sont les seuils  
d'articulation d'une *harmonie*  
ce mot étant en grec le plus ancien nom de l'octave

reconnaître un son musical qui n'est pas une note

c'est identifier son lieu et sa fonction harmoniques  
c'est-à-dire sa position dans la hiérarchie des degrés de ton  
constituant une octave de tonalité déterminée  
cette reconnaissance exige qu'on identifie entre autres

la mèse  
le son central à partir duquel s'organisent les tensions  
constitutives de l'harmonie adoptée

un même son  
pris dans des octaves différentes correspond à des degrés de  
tons différents et le même degré de ton ne s'exprime pas  
d'une octave à l'autre par le même son  
il s'agit donc bien comme le dit Platon de *suivre* le son et de le  
*com-prendre dans une suite* pour reconnaître la corde dont il  
assume la fonction

Henri Maldiney,  
*Âtres de la langue  
et demeures de la pensée*,  
L'Âge d'Homme, 1965, p. 350.

ce détour par la musique et les harmoniques n'est pas loin de  
ce dont il était question dans le faire signe de la main  
pas loin non plus de la scène de *la strada* le film de fellini  
quand gelsomina met l'oreille contre un poteau  
télégraphique en bois

et tout ça fait partie de la dialectique des soins

toccar el piano

quand un professeur fait répéter à l'élève le même passage  
pour arriver à la touche juste  
ce qui compte ça n'est pas tellement de jouer du piano mais  
de toucher le piano  
la langue espagnole est plus juste que le français

c'est la même chose  
quand on rencontre quelqu'un

avoir du tact

Francesc Tosquelles,  
*Fonction poétique et psychothérapie* (1985),  
 Èrès, 2003, p. 23.

« Soit dit en passant, la peinture et le travail de la boue — ou de la pâte à modeler — est une des activités psychothérapeutiques qu'il nous est indispensable de pratiquer avec des malades qui précisément — pour des raisons diverses — ne peuvent pas faire *des sculptures avec l'air des paroles.* »

greffes de transfert espace du dire

les greffes de transfert

institutionnellement

on n'a affaire qu'à ça

#### INTERVALLO

« Quelque chose va se manifester là sans être vu, ou, ça se voit tellement que ça crève les yeux ; mouvement d'une présence, déploiement. *Cette ligne de déploiement d'une présence*, j'avais été amené à la rapprocher de l'élaboration à propos du Dire, de Lévinas. Autrement dit, "ce qui se passe", c'est du Dire, et de la présence au sens de *Anwesenheit* et *Unverborgenheit*. "Ce qui se passe" va permettre un déploiement de présence sous forme de Dire. S'il y a possibilité qu'il y ait du Dire - le Dire ne se manifeste pas d'une façon audible - ça va permettre qu'il y ait une articulation possible de la parole. Et c'est par la parole qu'advient le Dit. Le Dit est le résultat d'une machinerie, qui fait qu'on peut parler et qu'il peut y avoir du Dire. C'est un travail permanent ; il y a une tendance des espaces du Dire à dégénérer en espaces de pseudo-confort ; on pourrait appeler ça un mouvement de "dédire".

Si on arrive à créer des espaces où il y a du Dire, ça permet d'avoir quelque chose qui va articuler l'espace avec ce qui peut en être d'une dimension analytique. J'ai déjà parlé de l'articulation de "l'espace du Dire" avec ce que G. Pankow appelle "greffe de transfert". Pour qu'il y ait greffe de transfert, il est nécessaire de travailler sur l'espace du Dire. Il me semble que cette machinerie du dire se rapproche de ce que Lacan a formulé il y a plus de dix ans, en parlant de "lalangue". *Lalangue*, quelque chose qui n'a pas valeur universelle mais qui permet qu'il y ait de la langue (et des

linguistes !). Ce n'est pas en effet parce qu'il y a la langue qu'il y a des linguistes, car comment pourraient-ils en avoir une notion personnelle s'il n'y avait pas cette machinerie de la langue ? En continuant sur cette voie on est en prise directe, me semble-t-il, avec ce qu'il en est de la psychose. Dans la psychose, l'étoffe même qui est perturbée, sinon détruite, n'est-ce pas la langue ?

“Quelque chose qui se passe” : c'est au niveau de la langue, donc au niveau du Dire. Comment avoir accès à ça ? ce qui permet d'avoir accès à cet ensemble, c'est au niveau de ce qui est souvent le plus méconnu, parce que c'est tellement “là”, au niveau de ce que Lacan a appelé le “semblant”. Si on dit : par quel bout attraper la langue ? Comment peut-on prendre ça ? Comment gérer, agencer au niveau du “semblant” ? On peut soutenir que tout est “semblant”. Ce n'est pas de la semblance, ce n'est pas de l'ordre de l'imitation, de la ressemblance. Dans l'exercice quotidien de la vie, on est au niveau du semblant. On n'est ni dans le symbolique, ni dans l'imaginaire, ni dans le réel ; bien sûr il y a tout ça à la fois, mais ça ne veut rien dire. Du fait même qu'on passe d'un état à un autre, d'un état de choses à un autre, il y a quelque chose qui est, non pas de l'ordre d'une décision, mais de l'ordre d'un passage. Ce qui justifie : “Qu'est-ce qui se passe ?” Qu'est-ce qui détermine le passage d'un état de choses à un autre ? On peut le formuler autrement : qu'est-ce qui fait qu'il y a des variations du Dire ? »

Jean Oury,  
« Transfert et espace du dire »,  
*L'Information psychiatrique*,  
59, 3, 1983, p. 419-420.

FINE INTERVALLO







**entre les lignes entre les mots****3 le langage ça ne s'entend pas**

## AMORCE

« Aucune image ne constitue de “symboles” et aucune ne nous porte là où se trouve la singularité et l’identité qui surgissent du sujet. Il ne faut pas confondre les “icônes” et les “enseignes” qui sont deux formes d’images, avec les symboles qui résultent toujours d’une répartition de deux parties d’un même texte verbal entre des gens et avec les événements passés. Si plus tard, nous trouvons, par hasard ou en les recherchant, les morceaux du symbole que portent d’autres personnes, héritières ou dépositaires de ces “vieilles” parts et qu’on les ajoute, nous nous reconnaissons alors mutuellement. Nous identifions les personnes et elles nous identifient grâce au symbole, que nous pouvons reconstituer de nouveau dans les rencontres ultérieures. C’est cela qui constitue la base indispensable de toutes les possibilités de vivre les uns avec les autres d’une manière productive.

Si les symboles lient les hommes entre eux et tous avec le passé, c’est également ainsi que naissent les possibilités et les perspectives, ou si on veut les exigences, de la liberté : la simple production humaine du devenir. Répétons qu’il s’agit là d’un fait qui tient à la substance même du langage. Il n’y a pas besoin d’être un puits de science pour se rendre compte que la petite histoire classique du “symbolon” que je viens de raconter de nouveau, s’accorde précisément avec ce que l’on sait de la structure d’une langue et avec ce qu’on peut en faire lorsque nous nous trouvons avec les autres. Les images ne présentent ni la même structure constitutive ni les mêmes possibilités d’utilisation. c’est pourquoi il ne faut pas prendre pour des “symboles” les simples analogies ou substitutions d’une image à une autre image. La rigueur conceptuelle devient ici indispensable. Par contre, on peut trouver des similitudes structurales entre les symboles et le langage et ce que nous savons aussi des “gènes” que la biologie moléculaire actuelle nous a appris à discerner, ou encore, à titre d’hypothèse, ce qu’on peut dire des combinatoires et des des mouvements des “pulsions” qui nous mobilisent à la recherche d’un autre susceptible de porter *la partie complémentaire ou identique* d’un même symbole. En tout cas, c’est par la langue, héritage partagé et recréé à chaque rencontre avec l’autre, que l’efficacité des symboles se révèle,

en même temps que nous nous y reconnaissons nous-mêmes et que nous nous engageons avec l'autre. La "société" définie par les "rapports" de production, de distribution et d'appropriation de "biens" et de valeurs d'usage et d'échange, se crée et se recrée entre les uns et les autres chaque fois à travers les structures symboliques et la dynamique propre de ces structures mobiles de la langue. C'est donc dans la vie concrète des uns avec les autres que les structures symboliques se recréent chaque fois et nous placent en situation de reconnaissance et de renaissance : en situation de singularité personnelle de chacun en groupe ou en collectif. Il n'y a aucun miracle de la langue, seulement les effets de sa propre structure.

Il ne faut pas confondre, volontairement ou non, dans la culture ou la "pensée", l'originalité et les effets des images avec les structures symboliques ni celles-ci avec le réel ou la "réalité psychique" qui recouvrent toutes les problématiques de l'homme singulier que nous sommes et de la société où nous vivons. Sinon toutes les problématiques humaines aboutissent à un casse-tête tellement insoluble que nous ne voyons d'autre recours que les réalisations fétichistes sous forme d'un homme providentiel ou même de la culture à tout prix. Les désillusions nous attendent au tournant. »

François Tosquelles,  
*Fonction poétique et psychothérapie.*  
*Une lecture de « In Memoriam »*  
*de Gabriel Ferrater (dit Biel),*  
*Érès, 2003, p. 46-48.*

FIN AMORCE

langage langue parole

la distinction est énorme  
si on confond langage et langue  
tout se mélange  
il y a une sorte de fossé d'abîme

entre

le domaine de la langue  
le domaine de la communauté linguistique  
et la langue avec toutes ces unités distinctives  
c'est ce qui permet qu'il y ait de la parole  
mais la parole  
c'est infiniment plus riche que la langue qui est comme un  
tableau des possibilités pour qu'il y ait de la parole  
il y a un abîme entre la langue et le langage

et

le langage  
c'est le lieu même de l'articulation des signifiants  
les *Vorstellungsräpresentanz*

remettre en question les choses  
c'est la base même de l'entrée dans l'analyse institutionnelle  
c'est quoi l'analyse institutionnelle

ce qui est souvent écrasé  
c'est ce qu'on appelle en linguistique une  
double articulation  
pour parler  
il faut un certain code dans une certaine langue  
par exemple le français  
même si on n'a pas le même accent  
on se comprend  
c'est une unité linguistique le français

mais cela ne peut se faire que s'il y a  
d'une part un code  
mais que  
d'autre part le code lui-même soit branché sur ce  
qu'on appelle le langage et  
qui est  
une structure complexe et inatteignable

il y a là deux niveaux  
le niveau de la parole  
qui ne peut fonctionner et se faire comprendre que  
s'il y a un autre niveau  
sur un mode encore plus restreint de linguistique  
en phonologie  
pour qu'il puisse y avoir des  
unités syntaxiques  
il faut une couche inatteignable qu'on appelle des  
phonèmes

ce ne sont pas des petites choses les unes à côté des autres

ce sont des  
unités de différences  
on ne peut pas les chosifier  
s'il n'y a pas des tables de phonèmes  
on ne pourra pas parler

Jean Oury  
à Tours le 26 avril 2008,  
lors d'une journée de formation  
de l'APREC,  
Association des psychologues du Centre

cela fera toujours le même murmure  
aujourd'hui j'ai l'impression quand je visite un hôpital que  
j'entends toujours le même murmure  
il n'y a pas une double articulation

entre la langue et le langage  
passerelles

νόησις | noësis | noèse  
νόημα | noëma | noème  
Une enquête à mener du côté  
de Husserl et de la phénoménologie

s'il y a une sorte d'abîme entre la langue et le langage  
il y a tout de même des passerelles  
presque *noétiques* dit Jean Oury  
c'est ici que Jean Oury va faire appel à  
une certaine forme de logique  
la logique poétique

la logique poétique  
c'est à partir de l'avancée assez extraordinaire de  
Francesc Tosquelles  
que Jean Oury reprend la question  
et il souligne que c'est un livre écrit en catalan la langue  
*native* de Tosquelles publié en 1985

Traduit du catalan  
par Antoine Viader  
*Fonction poétique et psychothérapie.*  
Une lecture de « In Memoriam »  
de Gabriel Ferrater (dit Biel),  
Érès, 2003, p.24-25.

n'oublions pas cependant que dans le fait de parler  
il y a toujours d'emblée  
une production et un travail  
poétiques de la parole  
une sorte de jeu phonétique  
qui ne se limite  
ni aux *exclamations* que nous poussons souvent  
en particulier quand nous travaillons la boue et  
d'autres objets qui prennent la même valeur fonctionnelle  
ni non plus évidemment  
à ce qui constituera souvent  
la recherche obstinée  
de significations cognitives intelligibles  
ou la retransmission des *techniques*  
que nous avons utilisées pour faire ce que nous faisons

il s'agit plutôt d'une sorte de *grâce*  
que la parole porte et dont elle fait d'elle-même

don des uns aux autres  
 le jeu  
 la grâce  
 et l'expérience vécue  
 maintiennent d'intenses liens dans  
 les formes infantiles du langage  
 il se crée ainsi une *matière poétique*  
 cela se passe toujours ainsi même si peu d'enfants  
 deviennent plus tard des professionnels de la poésie comme  
 biel

Petite incursion chez Roman Jakobson,  
 entretien publié dans *Jakobson*, éditions  
 l'Age d'homme, 1978, p. 19.

« Toutes les bonnes descriptions du langage enfantin font  
 apparaître à quel point l'enfant se préoccupe, non des  
 phénomènes extralinguistiques, mais du langage lui-même.

Il y a sur ce sujet un remarquable travail dû à la linguiste  
 américaine Ruth Weir, malheureusement morte trop tôt. Elle  
 avait placé un magnétophone dans la chambre de son fils de  
 deux ans. Comme la plupart des enfants, il parlait avant de  
 s'endormir, quand il n'y avait plus personne dans sa chambre.  
 Dans ma préface à ce travail de Ruth Weir, j'ai écrit que ces  
 monologues de l'enfant sont un document également  
 important pour la linguistique que pour la psychanalyse.  
 L'enfant réinterprète sa journée et les différentes expressions  
 verbales qu'il a apprises. Par exemple, il a compris qu'on peut  
 dire : "couverture rouge". Alors, il dit "couverture rouge,  
 chambre rouge, papa rouge, etc." Il tâte avec quels mots  
 l'adjectif "rouge" convient, avec quels mots il ne va pas. C'est-  
 à-dire qu'il fait tout seul l'apprentissage de la syntaxe.  
 À travers l'expérimentation sur le langage, c'est aussi la  
 réinterprétation de sa vie quotidienne qui s'exprime, et par  
 exemple, les monologues sont révélateurs d'une haine aiguë  
 contre son père. »

Retour chez Tosquelles

la majorité des gens oublient ou évitent de reproduire  
 le jeu gracieux des paroles  
 embarqués qu'ils sont dans  
 la production des discours pragmatiques qui  
 conviennent aux personnes adultes et responsables  
 de toutes manières  
 il arrive fréquemment  
 qu'avec la crise de la puberté qui repose les problématiques  
 du corps celles de l'identité propre et de la qualité des  
 relations de l'adolescent avec les autres

l'inquiétude *poétique*  
renaisse d'une façon ou d'une autre chez beaucoup de gens

“J'avais quatorze ans et deux mois,  
quand...” — “je découvris... la poésie”

nous dit bien dès les premiers vers de *In Memoriam*  
la fonction poétique du langage ne disparaît jamais tout à fait  
et nous la trouvons même  
si nous la cherchons bien  
dans les discours les plus incongrus ou les plus intéressants  
par leurs effets pratiques commerciaux ou pédagogiques

elle s'y branche et s'y relie intérieurement avec les intentions  
les plus manifestes  
elle va et vient par des circuits et des chemins qui vont  
souvent à contresens de ce qu'on voulait dire  
c'est que  
pour résumer  
nous ne pouvons oublier que  
c'est seulement par les chemins de  
la fonction poétique du langage que  
continue à se tisser  
toujours  
la singularité radicale de chacun

le métier que nous choisissons  
peut habiller l'identité de chacun la renforcer parfois  
mais il constitue souvent un simple déguisement  
connaître ou reconnaître quelqu'un  
et évidemment soi-même  
n'est jamais possible en considérant seulement sa manière  
d'exercer son travail social son métier ou sa fonction

s'il nous faut donc  
en ce qui concerne notre métier de psychologue aider à  
ce que le sujet singulier qui nous parle  
retrouve tout au moins quelques unes des  
coutures dé cousues ou des déchirures  
de son identité en question  
il nous faudra faire attention aussi bien  
à ce que les paroles disent ou cachent  
ou  
aux actes volontaires ou involontaires  
pour insignifiants qu'ils soient  
qu'à la fonction poétique qui en fait les relie



la littérature poétique classique n'est qu'un  
cas particulier  
souvent démonstratif et transparent de cette  
fonction poétique du langage

les *Wesen* sauvages

*Le Visible et l'invisible* (1964), Tel,  
Gallimard, 1979.

cela rejoint ce qu'élaborait maurice merleau-ponty au  
moment de sa mort et que l'on retrouve dans *le visible et  
l'invisible* un ensemble de textes rassemblés par claude lefort  
et publiés après sa mort

qu'est-ce qui se passe entre la langue et le langage  
est-ce vraiment un abîme  
est-ce irréductible  
il est question  
de *Wesen* sauvages de première et deuxième catégorie  
*Wesen* en allemand signifiant quelque chose comme  
l'essence l'être  
pris  
ni dans la langue  
ni dans le langage

pour aborder cette question difficile  
cf. un premier montage de textes de marc richir et de maurice  
merleau-ponty séance du 8 mars 2008  
cf. aussi françoise dastur séance du 21 octobre 2009  
voici d'autres extraits de marc richir

*Méditations phénoménologiques.*  
*Phénoménologie*  
*et phénoménologie du langage,*  
Millon, 1992,  
p.345.

il est un point celui de la  
possibilité d'essences du pré-être transcendantal

où quelque chose du génie heideggerien peut se montrer très  
précieux  
pourquoi ne pas considérer que  
cette possibilité  
enfermée *par la suite* dans l'idéalité eidétique  
donc pour ainsi dire  
proto-catégoriale ou proto-eidétique  
est à la fois  
dans le même moment ou dans le même mouvement

possibilité d'essence existentielle  
au sens de Heidegger

autrement dit

pourquoi ne pas considérer que  
l' *essence*

entre guillemets phénoménologiques

c'est-à-dire le *Wesen*

qui n'est pas un étant ou un état-de choses ontique

se tient en quelque sorte à égale distance

du fait ontique

la *Vorhandenheit*

et

de l'idéalité eidétique

pareillement *vorhanden* et obtenue par idéation

et est non pas factuel mais lui-même *factice*

au sens heideggerien

pourquoi n'y aurait-il pas

*facticité des Wesen*

au même sens que facticité de l'existence

pourquoi le *je peux* husserlien

*je peux* de chair

incarné dans un *Leib* un corps-de-chair

et non pas

pure possibilité intellectuelle

ne serait-il pas

un *je peux* ontologique d'exister

et d'exister

à la fois le monde

et ses *Wesen* qui *esteraient* (*wesen*) au lieu d'être des étants

et

plus loin encore

pourquoi la facticité du *Wesen*

encore ici

pour nous

*Wesen* de langage entre-aperçu dans la langue

ne serait-elle pas à mettre au compte finalement

de la *facticité* du sens

se faisant chaque fois dans la *Jeweiligkeit* de sa *Jeseinigkeit*

rencontrant par là

la facticité de l'ipse

... À la recherche  
d'un bon lexique  
pour la phénoménologie  
et pour la philosophie de Heidegger...

avoir indiqué le chemin d'une telle possibilité pour la  
 phénoménologie  
 s'y être déjà engagé avant d'être interrompu par la mort  
 tel est nous semble-t-il l'apport inestimable et profondément  
 original de merleau-ponty  
 dans le *visible et l'invisible* à la phénoménologie  
 quand bien même sa vie trop brève ne lui a pas permis de lui  
 donner toute sa mesure  
 sa démarche était tellement dans la ligne de  
 l'héritage phénoménologique  
 et de ses nécessités qu'elle fait manifestement écho à  
 l'élaboration par patocka de sa phénoménologie *asubjective*

- p. 346. la résolution de l'aporie architectonique rencontrée par fink  
 se trouve en fait dans tout le *visible et l'invisible* mais  
 expressément dans le chapitre intitulé *interrogation et*  
*intuition* où merleau-ponty reprend en profondeur la question  
 de l'eidétique  
 de l'opposition du fait et de l'essence

Où il est question  
 d'Eugen Fink,  
*Sixième Méditation cartésienne.*  
*L'idée d'une théorie transcendantale de la*  
*méthode* (1932), Millon, 1994.

cette reprise s'effectue explicitement à rebours de  
 la *vi<sup>e</sup> méditation* qui n'est pas citée puisqu'elle récuse  
 l'idée du *pur spectateur* et réhabilite à travers  
 la notion de *foi perceptive*  
 l'*Urdoxa* husserlienne en vertu de laquelle  
 nous sommes toujours déjà au monde  
 en quelque sorte parties prenantes du monde  
 prises elles-mêmes au monde  
 sans possibilité autre qu'imaginaire de nous en retrancher

cela implique tout l'ouvrage le montre  
 des différenciations extrêmement subtiles de la *foi perceptive*  
 selon qu'il s'agit par exemple  
 de l'expérience pré-langagière *muette*  
 selon l'expression de husserl dans les *méditations cartésiennes*  
 de la praxis  
 de la parole opérante  
 ou de la science dirigée sur des idéalités

cela implique en tout cas  
 une fantastique et formidable  
 inchoativité  
 de l'expérience de l'être-au-monde

- p. 348. quand la philosophie cesse de douter

comme pour trouver le sol  
de ce qui  
de sa positivité inébranlable  
doit faire cesser de douter

quand donc en fait  
*en se détachant des faits et des êtres*  
c'est-à-dire du plan ontique des  
aperceptions de la langue  
elle pratique  
l'épochè phénoménologique  
en réalité  
hyperbolique car  
suspendant la capture de l'*Urdoxa*  
dans l'étant aperceptif  
plutôt que l'*Urdoxa* elle-même  
elle découvre bien encore  
des *essences* et  
des *significations*  
et les *actes d'idéation* correspondants

mais au lieu de  
*boucher la vue*  
de *saturer* les horizons  
ces *essences* ou *significations*  
*ne se suffisent pas*  
elles se montrent en porte-à-faux sur  
ce qui se découvre  
en tant qu'elles se montrent  
*prélevées* ou abstraites par l'idéation  
sur un  
être brut et sauvage  
antérieur à elles  
et non coïncident avec elles qui est  
dans nos termes  
la sphère d'être livrée dans son  
inchoativité  
hyper-vélocité et hyper-lente  
avec la masse phénoménologique  
du langage phénoménologique

il y existe cependant  
pour elles des  
*répondants* et non des *correspondants*  
à l'état sauvage  
qu'il s'agit précisément de retrouver

ces *répondants* qui ne sont donc *pas du même registre* que  
nos essences ou significations  
ne peuvent être que les  
multiples entre-aperceptions qui  
colonisent le monde  
en tant qu'entre-aperceptions de *langage*  
lambeaux de sens et  
amorces de sens  
proto-protentions et proto-rétentions  
déjà en spatialisation du monde  
*Wesen* sauvages de mondes déjà feuilletés  
par des  
proto-protentions et des proto-rétentions  
et  
*Wesen* sauvages erratiques  
flottant à même le monde en  
s'en détachant par  
leur charge d'immémorialité et d'immaturité  
c'est-à-dire par  
leurs réminiscences et prémonitions transcendantales  
d'autres mondes à jamais enfouis et pour toujours dérobés

tout cela  
que nous avons dégagé  
reste encore confondu chez merleau-ponty bien qu'il en eût  
le très vif pressentiment  
c'est qu'il lui manquait encore sans doute

le passage  
des possibilités factices d'exister  
à la transpassibilité  
mise en évidence par maldiney

dans la logique poétique  
est en question quelque chose de l'organisation même du  
langage

chez arthur rimbaud *le bateau ivre* par exemple  
si on est seulement attentif au mot à mot phrase par phrase  
ça ne veut rien dire

ce qui compte c'est aussi  
bien les mots que  
l'agencement des mots  
que les intervalles

que  
le passage d'une strophe à l'autre  
et  
ça donne quelque chose  
et  
qui passe

quelque chose qui n'est pas de l'ordre de la pure parole  
mais  
qui a justement  
une relance  
on peut dire  
poétique

*des effets poétiques*  
dans une structure institutionnelle  
pour qu'il puisse se passer quelque chose  
il y a quelque chose de l'ordre  
de la *Stimmung*  
d'une certaine dis-position  
en référence à heidegger

jean oury parle d'une certaine  
initiative  
de ce qui peut se passer d'une façon  
éphémère  
à l'occasion d'un atelier théâtre ou d'un atelier peinture  
*on y vient parce qu'il y a un type qui est intéressant et pas forcément  
pour la peinture*

cette façon d'être dans une certaine *disposition*  
c'est l'essence même du travail institutionnel qui permet  
*des effets poétiques*  
au sens de reconstruction d'un tissu  
qui permette justement  
cette articulation entre la langue et le langage

pour  
tout au moins  
pour un certain temps

que quelqu'un puisse émerger  
de son silence ou de  
sa dissociation

ça tient, ça tient pas

d'un lieu à l'autre  
ça va tenir

il faut tout remettre ça

des fois il faut des centaines et des centaines de séances pour

*ah*  
*ça tient*  
*ça prend*

c'est un travail au niveau même de la parole  
par l'intermédiaire des *Wesen* sauvages

jean oury fait référence à jacques lacan  
sans parole pas de langue  
et il ne s'agit pas d'un idéalisme mais  
d'un matérialisme absolu

il se souvient d'un pensionnaire qui ne parlait pas mais *on*  
*sentait qu'il n'était pas aphasique du tout*  
au bout de six mois il s'est remis à parler  
il ne savait pas trop expliquer  
pour ça  
*c'est bien d'avoir un arrière-plan*  
*même des petits systèmes*  
*des sortes de boussoles*

le recours à l'Autre est  
dans tout effet de la pensée  
absolument déterminant

le *je suis* du  
*je pense* cartésien  
non seulement ne l'évite pas  
mais s'y fonde  
s'y fonde  
avant même qu'il soit forcé cet Autre  
de le placer à un niveau d'essence divine  
rien déjà que pour  
obtenir de l'interlocuteur  
la suite  
le *donc* du *je suis*  
cet Autre est très directement appelé

c'est à lui  
c'est à la référence  
à ce lieu  
comme lieu  
de la parole  
que descartes s'en remet pour  
un discours qui appelle le consentement à faire  
ce que je suis en train de faire  
devant vous

à m'exhorter au doute  
vous ne nierez pas que *je suis*

l'argument est ontologique dès cet étape et  
assurément s'il n'a pas le tranchant de  
l'argument de saint anselme  
s'il est plus sobre il n'est pas pour autant sans  
comporter des conséquences  
qui sont celles où nous allons venir maintenant et qui sont  
précisément  
celles qui résultent de devoir écrire par  
un signifiant  
que  
cet Autre  
n'est pas autre chose

18 janvier 1967,  
Jacques Lacan, Séminaire XIV,  
*Logique du fantasme*, 1966-1967,  
version *staferla*, en ligne.

au commencement  
chacun m'impute aussitôt de me référer à quelque  
paraphrase de la formule  
*au commencement était le verbe*  
*Im Anfang war die Tat* dit un autre

pour un troisième  
d'abord  
c'est-à-dire  
au commencement du monde humain  
d'abord  
était la praxis

voilà trois énoncés en apparence incompatibles

mais à la vérité  
du lieu où nous sommes pour en trancher  
c'est-à-dire de l'expérience analytique  
ce qui importe n'est point  
leur valeur d'énoncé mais



leur valeur d'énonciation  
ou encore d'annonce  
je veux dire ce en quoi  
ils font apparaître l'*ex nihilo* propre à toute création  
et en montrant la liaison intime avec  
l'évocation de la parole

à ce niveau ils manifestent évidemment qu'ils rentrent dans  
le premier énoncé *au commencement était le Verbe*

si j'évoque cela c'est  
pour  
en différencier ce que je dis  
et  
le point d'où je vais partir  
pour  
affronter ce terme le plus opaque  
ce noyau de notre expérience qu'est  
le transfert

j'entends partir je veux partir je vais essayer en  
commençant avec toute la maladresse nécessaire et partir  
aujourd'hui autour de ceci

que le terme  
*au commencement*  
a certainement un autre sens

au commencement de l'expérience analytique  
rappelons-le  
fut l'amour  
ce commencement est autre chose que  
cette transparence à elle-même de l'énonciation qui  
donnait leur sens aux formules de tout à l'heure

c'est un commencement épais confus ici  
c'est un commencement  
non  
de création  
mais  
de formation

je veux rappeler un instant pour ceux qui n'étaient pas là  
l'année dernière quelques-uns des termes autour desquels a  
tourné notre exploration de ce que j'ai appelé

*l'éthique de la psychanalyse*

l'année dernière j'ai voulu expliquer devant vous  
disons pour me référer au terme de création que j'ai donné  
tout à l'heure  
la structure créationniste de l'èthos humain comme tel  
l'*ex nihilo* qui subsiste en son cœur  
et qui fait  
pour employer un terme de freud  
le noyau de notre être  
*Kern unseres Wesens*

16 novembre 1960,  
Jacques Lacan, Séminaire VIII,  
*Le Transfert*, 1960-1961,  
Seuil, 1991, p. 12-13.

j'ai voulu montrer que  
cet èthos  
s'enveloppe autour de  
cet *ex nihilo*  
comme subsistant en un vide impénétrable

le discours de l'analyste

Jacques Lacan, Séminaire XVII,  
L'Envers de la psychanalyse,  
1969-1970, Seuil, 1991.

c'est à partir certainement d'un autre séminaire qu'il avait  
fait à la faculté de droit, sur *l'envers de la psychanalyse* l'envers  
du discours du maître

*jacques lacan d'un discours qui ne serait pas du semblant*

d'un discours  
ce n'est pas du mien qu'il s'agit

je pense l'année dernière vous avoir assez fait sentir ce qu'il  
faut entendre par ce terme discours  
je rappelle le *discours du maître*  
et ses quatre disons positions  
les déplacements de ses termes au regard  
d'une structure  
réduite à être tétraédrique  
j'ai laissé à qui voulait s'y employer de préciser ce qui justifie  
ces glissements qui auraient pu être plus diversifiés  
je les ai réduits à quatre  
le privilège de ces quatre  
si personne ne s'y emploie  
peut-être cette année vous en donnerais-je en passant  
l'indication

je ne prenais ces références qu'au regard de ce qui était ma fin  
énoncée dans ce titre  
*l'envers de la psychanalyse*

*le discours du maître*  
n'est pas l'envers de la psychanalyse  
il est où se démontre  
la torsion propre  
dirais-je  
du discours de la psychanalyse

ce qui fait que ce discours fait poser poser la question d'un  
*endroit* et d'un *envers*  
puisque vous savez l'importance de l'accent qui est mis dans  
la théorie  
dès son émission par freud  
l'importance de l'accent qui est mis  
sur la *double inscription*

or  
ce qu'il s'agissait de vous faire toucher du doigt  
c'est  
la possibilité d'une  
inscription double  
à l'endroit à l'envers  
sans qu'ait à être franchi un bord  
c'est la structure  
dès longtemps bien connue  
dont je n'ai eu qu'à faire usage  
dite de la *bande de moebius*

ces places et  
ces éléments  
c'est où se désigne que  
ce qui est  
à proprement parler  
discours  
ne saurait d'aucune façon  
se référer  
d'un sujet bien  
qu'il le détermine

c'est là sans doute  
l'ambiguïté de ce par quoi  
j'ai introduit ce que je pensais devoir faire entendre à  
l'intérieur du discours psychanalytique

rappelez-vous mes termes  
au temps où j'intitulais un certain rapport  
*fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse*

*intersubjectivité*  
écrivais-je alors  
et dieu sait à quelles fausses traces  
l'énoncé de termes tels que celui-là peut donner occasion  
qu'on m'excuse d'avoir eu  
ces traces  
à les faire premières  
je ne pouvais aller au devant que du malentendu

*inter* certes en effet  
c'est ce que seule la suite m'a permis d'énoncer  
d'une *inter-signifiance*

*subjectivité* de sa conséquence  
le signifiant étant ce qui *représente*  
un sujet  
pour un autre signifiant  
où le sujet n'est pas

c'est bien en cela que

pour ce que  
là où  
il est représenté  
il est absent  
que  
représenté tout de même  
il se trouve ainsi divisé

le *discours*  
ce n'est pas seulement  
qu'il ne peut plus dès lors être jugé qu'à la lumière de  
son ressort inconscient  
c'est  
qu'il ne peut plus être énoncé  
comme  
quelque chose d'autre que ce qui s'articule  
d'une structure  
où  
quelque part  
il se trouve aliéné d'une façon irréductible

13 janvier 1971,  
 Jacques Lacan, Séminaire XVIII,  
*D'un discours qui ne serait pas du semblant*,  
 1970-1971, version *staferla*, en ligne..

d'où mon énoncé du discours introductif  
 d'un discours  
 je m'arrête  
 ce n'est pas le mien  
 c'est  
 de cet énoncé du discours  
 comme ne pouvant être tel discours d'aucun particulier  
 mais se fondant  
 d'une structure et de l'accent que lui donne  
 la répartition  
 le glissement de certains de ses termes  
 c'est de là que je pars cette année pour ce qui s'intitule  
*d'un discours qui ne serait pas du semblant*

qu'est-ce qui est efficace

jean oury annonce qu'il va poser une hypothèse  
 mais auparavant

*coloniser lacan*

il s'agit de reprendre  
 encore une fois  
 à partir d'avancées  
 qu'il faudrait *coloniser*  
 chez Lacan

jacques lacan *l'étourdit* 1972

c'est un texte un peu fantaisiste mais très subtil  
 un texte qui commence par cette phrase

*qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend*

*qu'on dise*

*reste oublié derrière ce qui se dit*

*dans ce qui s'entend*

le point de transfert au niveau du *dire* inaccessible

à ce sujet-là  
 je voulais juste

dire un mot pour  
préciser ce qu'on appelle  
le *dire*  
par exemple dans ce texte de lacan que je citais tout à l'heure  
*l'étourdit*  
dès la première page il y a une phrase sur laquelle il va  
essayer de travailler

c'est une phrase où il y a la distinction  
entre le *dire* et le *dit* il met  
le *dire* au subjonctif  
c'est très intéressant  
lacan  
c'est un grammairien au sens traditionnel  
c'est-à-dire de la logique la logique même  
c'est la grammaire  
ce n'est pas la syntaxe  
il dit  
*qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend*  
comment retenir ce truc-là

J'avais imaginé de rapprocher ça  
c'est une abduction une hypothèse  
de ce qu'il dit dans un autre séminaire  
je crois que c'est dans *encore*

il se demandait comment on peut  
représenter le  
processus analytique  
et il reprenait là une espèce de graphe  
qu'on retrouve aussi chez peirce  
ce qu'il appelle le *huit inversé*

pour ceux qui connaissent cela c'est la coupure du *crosscap*  
le *huit inversé* c'est  
un huit dont on renverse la tête  
cela forme  
ce qu'il appelle le *raffé*  
c'est-à-dire qu'on passe d'un côté à l'autre

le grand cercle  
cela forme ce qui représente pour lacan  
la demande

le désir  
c'est le petit cercle

le point t  
c'est le point de transfert

et puis il y a  
la ligne de l'identification

le processus analytique  
c'est ce qui va ramener tout le temps au  
point de transfert

le transfert c'est une  
position  
en rapport avec  
ce que lacan appelle *le désir de l'analyste*

l'analyste  
enfin son inconscient  
doit être plus désirant que l'analysant  
et il ne doit pas non  
pas vraiment le ramener à l'ordre  
mais presque en fin de compte  
donc  
ramener à ce point de transfert

surtout  
ne pas en rester à l'identification  
il ne s'agit pas de s'identifier à l'analyste en disant *ah ce qu'il  
est beau ce qu'il est intelligent etc*  
c'est une imbécillité  
ça arrive  
mais il faut *traverser*  
comme dit lacan  
traverser l'identification  
c'est pour ça qu'il y a un raffé

alors je me suis servi de ce schéma-là en plaçant

*qu'on dise*  
au niveau du cercle du désir

*reste oublié derrière ce qui se dit*  
au niveau de celui de la demande ce qui me semble assez  
logique et

*dans ce qui s'entend à l'extérieur de tout ça*

Mai 1998, Tours,  
« Liberté de circulation et espace  
du dire », intervention de Jean Oury  
à une journée d'étude de l'Ass. de  
recherche clinique du secteur A de  
psychiatrie d'Indre & Loire.

ce mercredi  
jean oury va plus vite déplie moins sa pensée que dans  
l'intervention de tours  
il parle du point de transfert au niveau du *dire*  
et aussitôt après  
de la perte dans l'identification  
mais le *dire* est inaccessible  
et l'on ne peut rien comprendre  
si l'on ne fait pas la distinction  
entre le *dire* et le *dit*  
et le *dit*  
ça n'est pas forcément ce qu'on entend  
c'est simplement un petit bout des choses  
or  
c'est toute cette armature-là qu'il faudrait redessiner

le langage les *Vorstellungsrepräsentanz*  
la distinction entre le *dire* et le *dit*  
c'est aussi celle entre le langage au sens structural  
et la langue

et le langage ça ne s'entend pas

le langage c'est un regroupement de signifiants

*Vorstellungsrepräsentanz*  
représentant-représentation

en rapport avec ce que freud appelait le refoulement  
originaire  
*UrVerdrängung*  
refoulement originaire  
dans la schizophrénie  
il y a une espèce d'éclatement  
le refoulement originaire ne fonctionne pas

le refoulement originaire n'a de sens que s'il est enclos  
et qu'est-ce qui l'enclot  
ça peut sembler de la pataphysique ce que je raconte là

la métaphore primordiale  
ce qui l'enclot  
le couvercle de fermeture  
la métaphore primordiale de jacques lacan



*l'oubli de l'oubli*

c'est l'expression d'un patient psychotique que connaît jean  
oury pour dire cet état épouvantable à la suite d'un  
événement précis  
jean oury ajoute *il faut rester modeste et bien écouter*  
c'est ça qui est effrayant  
quand il y a l'oubli de l'oubli  
on ne peut pas se souvenir et  
pour se souvenir  
il faut qu'il y ait de l'oubli  
il ne faut pas confondre oubli et se souvenir

*l'oubli de l'oubli*

c'est une fuite  
il n'y a pas de recentrement  
il n'y a plus de structure  
il n'y a plus de *Vorstellungsrepräsentanz*

*coloniser lacan (bis)**l'inconscient est structuré comme un langage*

jean oury trouve que lacan n'a pas assez expliqué cette  
formule

langue *abîme* langage

il va rappeler la différence entre

la langue la communauté linguistique  
qui fait la parole entendue  
et  
le langage  
qui est une structure

il y a un abîme entre les deux  
cet abîme ne pouvant  
être franchi que grâce à une logique particulière

je comprends que la logique *institutionnelle* peut être cette  
logique-là à condition qu'on ne vienne pas mettre des bâtons  
dans les roues par des règlements idiots

*le semblant*

dans cette structure-là  
où il y a de *la langue*  
c'est là qu'apparaît ce qui est le plus efficace *le semblant*

les *Wesen* sauvages  
un pont  
entre parole et langage  
en référence aux derniers travaux de maurice merleau-ponty

*la logique poétique*  
et l'on retrouve françois tosquelles  
ce qui fait le pont  
le passage entre la langue la parole et le langage  
cela nécessite une logique bien plus complexe que la logique  
habituelle  
c'est la logique poétique  
on ne peut pas parler  
du transfert  
du transfert dissocié  
si on n'a pas ça en tête  
mais ça ne suffit pas non plus  
comment faire *tenir*  
comment pouvoir établir une continuité  
*faire tenir*

la dimension *anaphorique* le *déictique*

*Mythologies*, 1957.

on travaille dans un certain  
contexte  
il faudrait déjà savoir travailler ce terme  
jean oury fait référence à roland barthes

dans le mythe  
écrit barthes  
la chaîne sémiologique *signifiant/signifié* = *signe* est doublée  
le mythe se constitue à partir d'une chaîne pré-existante  
le signe de la première chaîne  
devient le signifiant du second  
barthes donne l'exemple  
d'une phrase figurant comme exemple dans une grammaire  
c'est un signe composé de signifiant et signifié mais  
qui devient dans son contexte de grammaire  
un nouveau signifiant  
dont le signifié est  
*je suis ici comme exemple d'une règle grammaticale*

« mythologique »

autrement dit  
le contexte n'est pas une simple tablature de structure

comme un langage quelconque  
c'est déjà une complexité

dans un contexte où il y a liberté de circulation  
possibilités de rencontres  
on peut mettre en acte  
la *dimension anaphorique*  
il se passe quelque chose  
ça construit quelque chose qui  
va pouvoir ne pas être forcément dit  
mais qui  
va permettre qu'il y ait  
du *déictique*

« Transfert, multiréférentialité et vie  
quotidienne dans l'approche  
thérapeutique de la psychose »,  
*Cahiers de psychologie clinique*,  
2/2003, n°21, p. 155-165.

on le voit bien dans la vie de tous les jours quand on  
rencontre quelqu'un des fois on n'y prête pas attention mais  
en général on se fait un signe qui parfois est plus important  
qu'une parole  
c'est une dimension *déictique*  
faire des signes qui veulent dire quelque chose  
mais qui ne peuvent fonctionner pratiquement que si ça  
s'inscrit dans une relative temporalité dans une dimension  
*anaphorique* c'est-à-dire que ça ne prend sens que parce que  
celui à qui on s'adresse sait déjà qu'il y a quelque chose qui  
s'est passé qu'il suffit d'un signe pour  
cette pratique est bien plus générale qu'on ne le croit. Il y a de  
l'anaphorique et du déictique au niveau de la vie quotidienne  
jean oury 2003

Entretien, Revue *vst, vie sociale et  
traitements*, 4/2005, n°88, p. 18-22.

sur un plan plus général, il y a une politique institutionnelle  
qui empêche, de plus en plus, le processus d'inscription, ce  
que, en sémiotique, Michel Balat appelle la "fonction scribe".  
Dans la logique triadique, il y a le musement, la fonction  
scribe (l'inscription) et l'interprétant. Une triade. Pour qu'il  
puisse y avoir événement, il faut qu'il y ait inscription ; mais  
ce n'est pas l'écriture. Pour qu'il y ait l'écriture, il faut  
l'interprétant. Dans un système institutionnel, il doit y avoir  
une fonction scribe généralisée : quand il se passe quelque  
chose, ça compte, ça s'inscrit dans les habitudes, etc. Ce qu'on  
appelle une fonction d'inscription se manifeste sur le plan  
logique dans la dimension qu'on appelle anaphorique. Une  
fois que c'est là, après, on sait : il n'y a plus besoin de faire de  
discours, on est dans le diacritique. C'est le résultat d'une  
inscription  
jean oury 2005

« La deuxième année représente donc une période stratégique de bifurcation. L'enfant est dans un mouvement extraordinaire de découverte du monde avec sa musculature et son désir d'en prendre possession. Il va vers tout ce qui l'intéresse et s'éloigne de tout ce qui le rebute. Mais dans le même temps, il parvient peu à peu à mieux maîtriser les expressions vocales coïncidant avec la désignation du monde qu'il a entreprise : il pointe avec son doigt, souvent son index, l'objet qu'il veut absolument avoir en sa possession, c'est le pointage proto-impératif ; lorsqu'il commence à le faire avec son index, ce geste de désignation est en général accompagné du mot que lui propose maman ou papa : "ah ! tu veux un bonbon" ; et l'enfant qui se développe sans difficultés va rapidement opter pour le mot à la place de la désignation par l'index de l'objet dont il a besoin (la fonction déictique). L'enfant qui se tient devant la boîte à bonbons, les mains derrière le dos et dit d'une petite voix contenue, en rougissant et en baissant les yeux : « bonbon », nous indique qu'il a compris la leçon, et cette petite scène montre à l'envi qu'il a déjà intériorisé le fait que l'obtention de bonbons ne sera pas illimitée. Il réutilisera le pointage lorsque quelques mois plus tard, envahi par une émotion soit positive, soit négative, il aura besoin de la partager avec son parent, d'abord pour se délivrer du débordement émotionnel auquel l'objet en question aura donné lieu, puis pour en comprendre la ou les raisons d'être là, au bout de son index, dans le droit prolongement de son regard ! C'est ainsi que lors de la promenade en voiture, l'enfant commente depuis son siège arrière ce qu'il voit, et à un moment, l'émotion grandit et il montre le très gros engin de chantier qu'il a repéré au bout de la rue. Il ne s'agit plus de lui donner l'objet qu'il désigne, il veut "seulement" partager l'émotion qui l'a envahie à la vue de cet engin extraordinaire pour lui. C'est le partage émotionnel qui est important et l'échange avec autrui. Va s'ensuivre une conversation sur les engins de chantier qui le ravira d'aise. Il s'agit alors du fameux pointage proto-déclaratif dont la fonction vient indiquer que l'enfant compte sur le lien avec un autre qui peut l'aider à grandir et avec qui partager les émotions débordantes. C'est ce que les enfants à risque d'autisme ont tellement de mal à acquérir. »

Pierre Delion,  
« Franchir le tabou du corps en  
psychiatrie », *L'Information psychiatrique*,  
vol.85, n.1, 15-25, janvier 2009,  
*Le corps retrouvé.*

sur la fonction *phorique* sur la fonction *sémaphorique*

du grec ancien -φορος (-foros), provenant de φέρειν (ferein)  
« porter »

pierre delion *les choses de la vie (quotidienne)* 1996

jean oury établit un rapprochement avec le transfert dissocié

un travail en individuel avec un patient ne prend sens  
que s'il y a un support qui renvoie à d'autres structures  
d'autres personnes d'autres malades d'autres occasions

j'espère ne pas trop déformer la pensée de JO

cela déclenche une nouvelle question

quelle est la qualité du tissu

je comprends  
quelle est la qualité  
du contexte  
du support

la logique *ménipéenne* carnavalesque

Julia Kristeva,  
*La Révolution du langage poétique*,  
Seuil, 1974.

jean oury  
fait appel à  
julia kristeva pour  
parler de ce qui est à la base même de  
ce qui ne se dit pas mais  
qui se fait même sans se dire  
et qui est quelque chose de l'ordre de  
la quotidienneté  
un niveau logique où il n'y a plus tellement de distinctions

Jean Oury, 1990.

ce texte pourrait rejoindre  
juste à titre d'indication  
bien que ce soit un peu différent au niveau logique  
les élaborations de julia kristeva à propos de la *chora*  
*sémiotique*  
j'enlèverais le mot sémiotique ou je le mettrais plutôt  
entre parenthèses  
pour parler de ce qu'elle nomme l'*hypodoxeion*  
c'est-à-dire cette concavité réceptive  
proche du pathique mais  
qui n'ouvre pas vraiment vers le pathique

on peut se référer également aux élaborations de  
julia kristeva  
à propos d'une certaine forme de logique



pour désigner  
 une articulation toute provisoire  
 essentiellement mobile  
 constituée de mouvements et de leurs stases éphémères

nous distinguerons  
 cette *articulation* incertaine et indéterminée d'une  
*disposition* qui  
 relève déjà de la représentation et qui  
 se prête à l'intuition phénoménologique spatiale pour  
 donner lieu à  
 une géométrie

si  
 la description théorique de la *chora* que nous poursuivons  
 suit le discours de la représentation qui la donne comme  
 évidence  
 la *chora* elle-même  
 en tant que rupture et articulations  
 rythme  
 est préalable  
 à l'évidence  
 au vraisemblable  
 à la spatialité et  
 à la temporalité

notre discours  
 le discours  
 chemine contre elle  
 c'est-à-dire s'appuie sur elle  
 en même temps qu'il la repousse puisque  
 désignable réglémentable  
 elle n'est jamais définitivement posée  
 de sorte qu'on pourra la situer  
 à la rigueur même  
 lui prêter une topologie mais jamais l'axiomatiser

Kristeva, p. 24.

sans être encore une position  
 qui représente quelque chose  
 pour quelqu'un  
 c'est-à-dire sans être un signe  
 la *chora* n'est pas non plus une *position*  
 qui représente quelqu'un  
 pour une autre position  
 c'est-à-dire qu'elle n'est pas encore un signifiant  
 mais elle s'engendre en vue d'une telle position signifiante

ni modèle ni copie  
elle est antérieure et sous-jacente  
à la figuration  
donc  
à la spécularisation  
et ne tolère d'analogies  
qu'avec le rythme vocal ou kinésique

Kristeva,  
extrait note bas de page 23.

platon insiste sur le caractère  
nécessaire mais non divin parce qu'  
instable incertain tout en mutation et en devenir du  
réceptacle  
(ὑποδοχείον – hypodoxeion)  
qui est nommé aussi  
espace  
(χώρα — chora)  
vis à vis de la raison  
il est même innommable invraisemblable bâtard  
*une place indéfiniment*  
*il ne peut subir la destruction*  
*mais il fournit un siège à toutes choses qui ont un devenir*  
*lui-même étant saisissable*  
*en dehors de toute sensation*  
*au moyen d'une sorte de raisonnement bâtard*  
*à peine entre-t-il en créance*  
*c'est lui précisément aussi qui nous fait rêver quand nous*  
*l'apercevons*  
*et affirmer comme une nécessité que*  
*tout ce qui est doit être quelque part*  
*en un lieu déterminé*  
timée, § 52

Julia Kristeva,  
« Une poétique ruinée »,  
préface à *La Poétique de Dostoïevski*  
de Mikhaïl Bakhtine,  
Seuil, 1970, p. 21.

les écrits de dostoïevski  
ne représentent rien  
aucun personnage aucune réalité aucun auteur extérieur  
au tissu où ils germent  
et qui seraient autonomes à l'égard  
d'une matière que  
détermine l'instance d'un je en désir de l'autre  
ces textes analysent  
le rapport du sujet à son discours  
donc de l'avant-sujet dans  
les discours qui deviennent par là-même  
une scène onirique  
conglomérat de différences en heurt



le miroir où se trouvait un logos monolithique  
 une *monologique*  
 n'est plus  
 c'est dans son tain  
 que se produit ce  
 que bakhtine entend dans  
 les voix de la polyphonie dostoïevskienne

l'énoncé du vieux karamasov  
*dieu est mort tout est permis*  
 semble avoir été déchiffré comme  
 ce qu'il devient si l'on remonte d'un pas seulement vers  
 ce qu'il tait  
*dieu est mort tout est inter-dit*<sup>note 34</sup>

note 34  
 « par quoi la place de l'inter-dit  
 qu'est l'intra-dit d'un entre-deux-sujets  
 est celle-même où se divise la  
 transparence du sujet classique pour  
 passer aux effets de *fading* qui spécifient  
 le sujet freudien  
 de son occultation  
 par un signifiant toujours plus pur... »  
 Jacques Lacan, *Écrits*, Seuil, 1966, p. 800,  
 « Subversion du sujet et dialectique  
 du désir de l'inconscient freudien »

que  
 cette exploration de  
 l'interdiction  
 qui est en même temps une traversée de l'autre côté de la  
 représentation  
 ne soit pas une illusion optique  
 du lecteur  
 ni un nouveau-né de la culture  
 mais  
 qu'elle anime toute une tradition  
 c'est  
 ce que l'historicisme de bakhtine  
 lui permet de démontrer  
 il dévoile ainsi  
 que cet au-travers de la représentation  
 ce travail qui la ruine  
 a toujours été  
*l'autre* du  
 discours théologique  
 a toujours constitué l'espace dramatique  
 où

le je  
prend le masque  
d'un rire ambigu ou de l'excès sexuel  
pour mimer le théâtre de son analyse c'est-à-dire sa mort

de la ménippée grecque  
à lucain  
et pétrone  
au carnaval médiéval

théâtre sans scène  
donc  
sans spectacle et sans représentation  
car  
chacun y est  
son auteur et son acteur  
son même et son autre

à rabelais  
et swift  
à joyce artaud et bataille

ce rire mortuaire  
du je désacralisé  
s'accentue et se précise de plus en plus corrosif et efficace  
il détruit  
le monologisme du  
discours littéraire représentatif et  
pose la scène généralisée  
kaléidoscopique et  
plurielle  
où  
nous ne voyons rien car elle nous voit

Mikhaïl Bakhtine,  
*La Poétique de Dostoïevski* (1929),  
Seuil, 1970.

« Ce genre tient son nom d'un philosophe du III<sup>e</sup> siècle avant  
Jésus-Christ, Ménippe de Gadare, qui lui a donné sa forme  
classique...

... La satire ménippée a exercé une énorme influence sur la  
littérature chrétienne (de la période antique), sur la  
littérature byzantine (et par là sur la littérature russe  
ancienne). Sortant de l'Antiquité, elle continua à se  
développer sous différentes variantes et différents noms, au  
Moyen Âge, pendant la Renaissance et la Réforme, jusqu'à  
nos jours même ; en fait, son évolution dure encore (qu'on en

p. 168-169. ait conscience ou non). Ce genre carnavalisé, extraordinairement souple et changeant comme Protée, capable de pénétrer les autres genres, eut une influence capitale, mal étudiée et appréciée pour l'instant, sur le développement des littératures européennes. La *satire ménippée* est devenue un des principaux véhicules de la perception du monde carnavalesque, dans la littérature même la plus moderne. »

p. 173. « La ménippée fait appel, pour la première fois, à ce qu'on peut appeler l'expérimentation morale et psychologique, à la représentation d'états psychiques inhabituels, anormaux : démente de toutes sortes ("thématique maniacale"), dédoublements de la personnalité, rêveries extravagantes, songes bizarres, passions frisant la folie, suicides, etc. Tous ces phénomènes ne se contentent pas d'un rôle anecdotique, mais influent sur la forme même du genre. Les rêveries, les songes, les folies détruisent l'unité épique et tragique de l'homme et de son destin, découvrent en lui un homme différent, des possibilités d'une autre vie. Le personnage perd son achèvement, son monisme ; il cesse de coïncider avec lui-même. Les rêves sont courants dans l'épopée également, mais ils y sont prophétiques, incitent à des actions précises ou mettent en garde, et ne poussent pas l'homme à dépasser les limites de son destin et de son caractère, ne détruisent pas son autarcie. Bien sûr, cet inachèvement de l'homme et sa non-coïncidence avec lui-même ont, dans la ménippée, un caractère assez élémentaire, embryonnaire, mais ils sont déjà une ouverture et permettent de voir l'homme sous un jour nouveau. La destruction de l'achèvement de l'homme y est également favorisée par une attitude dialogique vis-à-vis de soi-même (grosse du dédoublement de la personnalité). »

le carnaval

est un spectacle sans la rampe et  
sans la séparation en  
acteurs  
et  
spectateurs  
tous ses participants sont actifs  
tous communiquent dans  
l'acte carnavalesque  
on ne regarde par le carnaval  
pour être exact  
on ne le joue même pas

*on le vit*  
on se plie à ses lois  
aussi longtemps qu'elles ont cours  
menant une *existence de carnaval*  
celle-ci pourtant se situe en dehors des ornières *habituelles*  
c'est en quelque sorte  
une *vie à l'envers*  
un *monde à l'envers*  
les lois les interdictions les restrictions qui  
déterminaient la structure le bon déroulement  
de la vie normale non carnavalesque  
sont suspendues pour le temps du carnaval  
on commence par  
renverser l'ordre hiérarchique et  
toutes les formes de peur qu'il entraîne  
vénération piété étiquette  
c'est-à-dire  
tout ce qui est dicté par  
l'inégalité sociale  
ou autre celle de l'âge par exemple  
on abolit toutes les *distances* entre les hommes  
pour les remplacer par une attitude carnavalesque spéciale  
*un contact libre et familier*  
c'est un moment très important de  
la perception carnavalesque du monde

les hommes séparés dans la vie par  
des barrières hiérarchiques infranchissables  
s'abordent en toute simplicité  
sur la place du carnaval

cette attitude familière  
impose un caractère particulier  
à l'organisation des  
actions de masse  
une gesticulation carnavalesque libre  
ainsi que le mot carnavalesque franc

dans le carnaval

s'instaure une forme sensible reçue d'une manière  
mi-réelle  
mi-jouée  
un *mode nouveau de relations humaines*  
opposé aux rapports socio-hiérarchiques tout-puissants de  
la vie courante

la conduite le geste et la parole de l'homme se libèrent  
de la domination  
des situations hiérarchiques  
couches sociales grades âges fortunes qui les déterminaient  
entièrement hors carnaval  
et deviennent de ce fait excentriques déplacés  
du point de vue de  
la logique de la vie habituelle

*l'excentricité* est  
une catégorie spéciale  
de la perception du monde carnavalesque  
intimement liée à celle  
du contact familial  
elle permet à tout ce qui est normalement réprimé dans  
l'homme  
de s'ouvrir et de s'exprimer  
sous une forme concrète

p. 180-181.

le grand mystère dans la quotidienneté

en 1985 le séminaire de sainte-anne avait été consacré à  
*la vie quotidienne*

c'est ce tissu *carnavalesque*  
qui est en question dans la qualité des rencontres  
qualités positives ou négatives  
et qui va permettre des investissements  
multiples partiels provisoires transitoires

je comprends  
qu'il y a comme une sorte de relais  
entre toutes ces possibilités d'investissements

et c'est sur ce fond-là  
qu'on peut oser  
parler de prise en charge de *transfert dissocié*

c'est-à-dire  
que cela permet  
une prise en charge analytique de schizophrènes  
à condition

c'est ce que je comprends

de ne pas être puriste  
la psychanalyse pure  
ça fait un peu rigoler dit jean oury  
il y a tout un système de rapports complémentaires

entre  
la psychanalyse  
la psychiatrie  
la neurologie  
et la médecine  
c'est quand même intéressant de ne pas confondre un ulcère  
d'estomac avec une crise d'angoisse  
l'un n'excluant pas l'autre

de même  
c'est intéressant de faire le diagnostic d'une tumeur  
préfrontale plutôt que de croire que c'est une crise d'hystérie

cette multiréférentiabilité  
sur le plan existentiel nécessite  
comme dit Tosquelles  
qu'on ait un abord multidimensionnel  
vis à vis de la personne qui est là

Oury Schotte Szondi

Une fenêtre entr'ouverte  
vers la pathoanalyse  
avec Marie-Christine Hiebel-Barat,  
« Étude à partir de l'ouvrage de Jacques  
Schotte, Szondi avec Freud. Sur la voie  
d'une psychiatrie pulsionnelle », 2010,  
en ligne.

alors on va rentrer dans une autre logique

avec méthode le chercheur Jacques Schotte très érudit  
développe la confrontation interdisciplinaire  
l'association des disciplines  
il reprend ainsi  
le concept freudien de pulsion  
avec  
les quatre déterminants que sont  
le but  
l'objet  
la poussée  
la source  
pour mettre en co-relation ces quatre déterminants  
avec les quatre vecteurs pulsionnels de Szondi  
composants de base de notre humanité psychique

le vecteur *contact*  
le vecteur *sexuel*  
le vecteur *paroxysmal* le rapport à la loi  
le vecteur du *moi*  
représenté par les lettres  
C  
S  
P  
SCH

jean melon  
 prolonge cette démarche avec  
 la série des fantasmes originaires en tant qu'ils font système  
 chez freud  
 retour  
 au sein  
 séduction  
 scène primitive  
 castration  
 il place les quatre vecteurs szondiens en correspondance avec  
 les quatre fantasmes originaires freudiens

CONTACT-retour au sein  
 SEXUEL-séduction  
 P-scène primitive  
 SCH-castration

Schotte pour jacques schotte  
 ce que freud a été amené à appeler *fantasmes originaires*  
 c'est quelque chose qui est comparable aux  
 catégories des philosophes  
 catégories au sens technique du terme  
*les fantasmes originaires*  
*permettent de*  
*mettre en forme*  
*l'expérience de l'homme*  
*non pas*  
*au niveau cognitif*  
*mais*  
*au niveau existentiel*  
 ce sont des structures universelles  
 des principes de mise en forme de la vie pulsionnelle  
 une série de schèmes  
 qui transforment le  
 REIZ (excitation) en TRIEB (pulsion)  
 ces structures sont irréductibles dit freud aux contingences  
 du vécu individuel présentes en tout psychisme humain

elles s'activent  
 comme réponses  
 lorsque l'être humain  
 enfant ou adulte  
 cherche à répondre  
 à l'énigme de  
 son existence

une proposition de Jean Oury  
à Jacques Schotte et cie  
sur le Szondi mais qui n'a pas eu de suite

Une proposition de Jean Oury

la logique ménipéenne  
en tant que logique  
où il y a du sens mais pas du sens défini  
qui structure la vie quotidienne  
fait partie du vecteur *c contact*

Plus ou moins *verbatim*

c'est la base disait Schotte  
c'est-à-dire  
marcher sans quitter la terre  
c'est pas le saut  
c'est pas la marche

et ça  
c'est une logique  
justement qui n'articule pas quelque chose de l'ordre d'une  
simple  
relation à l'autre

c'est à un autre niveau  
qui est plus près du corps  
ça veut pas dire grand chose non plus parce que le corps il est  
partout  
c'est pas parce qu'on pense  
qu'on n'a pas de corps

chez les schizophrènes  
on peut dire  
paradoxalement  
il y a un contact extraordinaire  
mais qui ne peut pas être dit  
dans le sens  
qu'ils n'ont pas fait le saut  
pour avoir les pieds par terre  
on ne peut pas sauter

y a pas de vecteur sexuel  
y a pas de vecteur paroxysmal

et en prise directe grand scandale dans le Szondi avec le  
vecteur SCH



Ce que freud appelait les  
*Wortbrücke*  
 le pont de paroles

jean oury dit  
 le pont creux  
 le pont vide

*da capo* la découverte freudienne montre que  
 la reconnaissance du  
 désir qui est inconscient  
 ne s'obtient pas sur le plan imaginaire  
 du strict conflit à l'autre  
 c'est de la parole qu'elle découle  
 et la surprise qui  
 règle ses effets  
 surgit  
 de ce qui reste insu du sujet  
 hors de sa conscience

en cela  
 c'est de l'Autre scène qu'elle opère  
 aux antipodes de toute recherche de *prise de conscience*

l'analyse est alors  
 la découverte de  
 ce lieu extime du sujet  
 où se détermine  
 ce qui fait la cause de son symptôme  
 les vraies raisons de l'orientation de son existence

par ce *travail*  
 ce qui fait bévue  
 ratage  
 non-sens pour celui qui parle est  
 alors découvert comme vérité de ce qui n'est pas advenu à la  
 conscience

l'expérience analytique  
 vérifie bien le principe hégélien  
 comme quoi  
 tout ce qui est réel est rationnel  
 mais seulement en tant que ce procès ne peut atteindre  
 authentiquement le sujet  
 qu'au prix d'un

décentrement de la conscience de soi  
il apparaît que  
ce point basal de la rectification freudienne  
a toujours été présent dans l'évocation  
par lacan  
de la fécondité de la dialectique hégélienne

il est en effet rappelé  
dès 1953 dans un passage du *rapport de rome* où  
cette division du sujet est  
en conséquence posée  
comme objection radicale à  
toute saisie totalisante de l'individu  
cela implique que  
parler de l'hégélianisme de lacan est une généralité  
maladroite  
c'est aussi manquer le sens dans ce même texte d'une  
mention cruciale faite à  
la répétition kierkegaardienne commentée plus haut  
qui vient consécutivement à la dialectique hégélienne  
pour pointer que  
s'il y a de la répétition  
ce qui relève d'une dialectique ne peut alors pas se produire  
selon le déploiement d'une logique synthétique de l'être

ce stade du miroir  
où s'illustre  
le registre imaginaire  
désigne cette dimension de l'expérience où  
le sujet se trouve dans un  
rapport spéculaire à l'autre l'autre comme image  
l'autre pris comme moi auquel je m'identifie  
l'aspect conflictuel vécu par le sujet  
devant ce qui est à la fois  
lui  
et  
un autre  
débouche sur une alternative où l'issue est  
soit de  
tolérer l'autre  
comme image insupportable qui  
le ravit à lui-même  
soit de  
détruire ce semblable  
lacan désigne la seule solution du  
conflit imaginaire par

l'allusion à une expression célèbre de Kierkegaard  
*ou bien... ou bien*  
 en l'occurrence  
 ou lui ou moi  
 l'alternative uniquement binaire  
 est forcément ravageuse  
 l'expression kierkegaardienne est aussi utilisée pour  
 caractériser le rapport du sujet au phallus dans sa dimension  
 imaginaire  
 c'est-à-dire  
 se voir comme privé ou non privé de cet appendice

or  
 c'est là que lacan  
 conteste le fait  
 qu'avec cette unique bipolarité on  
 puisse en faire dériver  
 une progression vers  
 une autre dimension du rapport humain

pour que  
 quelque chose d'inédit  
 sorte de cette opposition fratricide qui  
 noue le lien du sujet à l'autre  
 Lacan *il faut*  
*au-delà*  
*qu'intervienne le registre du grand Autre*

ce grand Autre  
 trésor des signifiants  
 lieu d'où le sujet est parlé avant qu'il ne parle  
 constitue  
 le troisième élément  
 d'où le registre symbolique  
 se fonde  
 Il est alors intégré dans la seconde version du schéma  
 optique sous la forme du  
 miroir plan  
 par là se métaphorise cette  
 fonction de  
 l'adulte auprès de qui  
 l'enfant vient attester et authentifier  
 son expérience de captation de son image dans le miroir  
 l'enfant ne soutient  
 son rapport à l'image de l'autre  
 que de ce point où il est vu de l'Autre

autrement dit  
si une dialectique peut s'amorcer  
dans la reconnaissance du sujet  
c'est uniquement parce qu'au commencement  
l'Autre préexiste au sujet  
la conscience de soi hégélienne  
bien qu'opératoire  
ne peut donc pas être première et constitutive  
du cheminement  
où la dialectique est supposer l'amener

en fin de compte  
c'est avec freud et  
la constitution du symbole  
c'est-à-dire  
un ordre qui ne peut être conçu comme constitué par  
l'homme mais comme le constituant  
que lacan réfute  
la dialectique hégélienne du désir  
parce que  
du spéculaire au symbolique  
il ne s'agit pas  
d'une progression continue et logique  
d'où le second émane du premier mais  
d'un hiatus et  
d'une coupure

Lacan alors d'où part la dialectique  
d'un S  
*le sujet comme possible*

*le sujet  
dont le modèle  
nous est donné par  
la conception classique du sujet  
à cette seule condition que  
nous le limitions au fait qu'il parle  
et  
dès qu'il parle  
il se produit quelque chose  
(rodolphe adam 2005)*

*Lacan et Kierkegaard,  
Chapitre x : De Hegel à Kierkegaard, § 2.  
« Les butées de la pensée du rêve »,  
Puf, 2005, p. 201, 202, 203.*

« Ces reprises, ces *da capo* du rêve. »  
Marcel Proust,  
*Albertine disparue*.



### la disposition

Ici,  
de quoi pourrait-il être question ?  
Question de reprise ?  
Je bêche la terre de la parcelle  
où je séjourne.  
Mais l'horizon,  
je l'ai à l'œil et à l'ouïe.  
Je me fais sioux.  
Sentir l'approche :  
d'un cavalier ?  
d'une cavalerie ?  
Il m'arrive.  
Une invitation à d'autres séjours ?  
Ar ri veder ci  
4 juillet 2021

Plus tard...

Qui arrive ?  
Qu'entends-je ?

### AMORCE

« L'écriture a donc été pour moi un moyen de faire se rencontrer *de facto* des discours hétérogènes qui parlent de la "même" chose, mais qui sont habituellement placés dans des univers sans communication entre eux. C'est une arme égalitaire ou plutôt une arme dont il faut susciter et développer la puissance égalitaire. Ceci implique de pratiquer une forme de discours qui va mettre en question les séparations normales des genres, par exemple entre l'argumentation et la narration. J'ai adopté très souvent un style narratif pour relier des discours habituellement séparés par la barrière de l'explication. Mais cette narration elle-même n'obéit pas à la logique hiérarchique de la narration classique ; elle procède par moments, par scènes, par blocs. Le livre *La Mésestante*, que vous avez cité, est construit autour de formules de Platon ou d'Aristote, qui appartiennent au corpus philosophique, et puis il y a le récit de la sécession des plébéiens sur l'Aventin, qui est de l'histoire réinventée, racontée par un écrivain et un philosophe ; ou encore l'argumentation qui soutient une grève des tailleurs et la construit comme une scène de discours, etc. Ce sont des blocs de discours qui vont communiquer, des moments qui se déroulent non pas comme un fil continu, mais par scènes qui réagissent les unes sur les autres. L'important c'est de créer un tissu de langage et de pensée

partagé à l'opposé des opérations de la logique explicative. Car avec l'égalité, le problème n'est pas d'y croire ou de ne pas y croire, mais de la construire par le travail continu de l'écriture. Il faut déplacer la scène normale de la transmission, laquelle est figurée ainsi : il y a une pensée — qui est dans la tête du penseur — et son destinataire à qui il faut la transmettre. Dans cette position normale, on pense que la "bonne" volonté démocratique consiste à réduire l'intervalle entre le point de départ et le point d'arrivée, de rendre simple une pensée difficile. Mais la clarté qui est ainsi produite est la clarté explicatrice, au sens que lui donne Jacotot. C'est une clarté obtenue par application de la logique inégalitaire. Si j'applique cette logique inégalitaire qui traite un univers de parole comme matière à expliquer et à rapporter à sa cause, alors l'explication réductrice qui met chacun et chaque chose à sa place produit de fait une certaine clarté. C'est un paradoxe qu'il faut affronter : la logique produit, en stabilisant les places, une forme de clarté qu'on considère souvent comme une forme d'égalité démocratique. En revanche, la logique de l'égalité telle que j'essaie de la pratiquer brouille les repères habituels et produit ainsi un paysage de pensée moins lisible. C'est ce qui arrive en général avec la manière dont mes phrases sont lues. Ces phrases sont en fait des opérations qui cherchent à modifier un univers de langage. Je m'introduis dans les mots et les énoncés des autres — philosophes, écrivains, militants ou hommes supposés ordinaires — afin de les faire dériver, de les tirer de leur assignation particulière à un genre, une discipline, une position d'énonciation et d'en faire des manifestations d'une pensée commune. Mais ce qui arrive très souvent c'est que les phrases ainsi produites, qui appartiennent à un processus de métamorphose, on les isole de ce processus, on les prend comme des thèses, et dès lors, comme "mes" thèses. »

« Ces opérations sont possibles parce que, en pratiquant ce mode d'écriture égalitaire, qui s'introduit dans une pensée qu'il rend anonyme et qui devient lui-même anonyme par ce processus, je brouille les repères identitaires. »

« Il n'y a en fait rien à "comprendre" dans mes textes. Ce qu'il faut, c'est seulement accepter de bouger avec. Je procède par des déplacements qui essaient d'opérer des nouveaux rapports entre sens et sens. C'est un nouveau paysage du sensible et du pensable. Le problème n'est pas que le destinataire "comprenne" au sens de s'emparer du sens qu'il



y a derrière les mots — le sens de ce que je veux dire. La question n'est pas ce que ça veut dire mais ce que ça lui dit. La question c'est que le ou la destinataire puisse s'inscrire à son tour dans ce paysage, ce qui ne signifie pas qu'elle ou il comprenne le sens de tous les mots, ou ce qu'il y a dans la tête du penseur. En fait, il n'y a "rien" dans ma tête, rien d'intéressant en tout cas. Ma pensée est entièrement dans mes phrases, dans mes livres. Il n'y a rien dans ma tête que je cache dans ce que je dis. La question est de savoir si la ou le destinataire acceptera de bouger avec le texte, d'en faire quelque chose, de s'inscrire dans ce paysage de pensée anonyme et d'y tracer des chemins propres. »

Jacques Rancière,  
*Les Mots et les torts.*  
*Dialogue avec Javier Bassas,*  
*La Fabrique, 2021, p. 21-23, 24, 25-26.*

FIN AMORCE

Mise à jour : 14 juillet 2021

